

REVUE DE PRESSE



MONTPARNASSE

Direction Bertrand Thamin & Stéphane Engelberg, en accord avec les Productions de l'Explorateur

OLIVIER FRANÇOIS OLIVIER
BROCHE MOREL SALADIN



YASMINA REZA

MISE EN SCÈNE FRANÇOIS MOREL

SCÉNOGRAPHIE ÉDOUARD LAUG, COSTUMES ÉDOUARD LAUG ET VALÉRIE LEVY
LUMIÈRE LAURENT BÉAL ASSISTÉ D'EMMANUELLE PHELIPPEAU-VIALLARD
VIDÉO GUILLAUME LEDUN, UNIVERS SONORE ANTOINE SAHLER
ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE VALENTIN MOREL

THÉÂTREMONTPARNASSE.COM

LOCATION 01 43 22 77 74

31 RUE DE LA GAÎTÉ, PARIS 14



10€

-26ANS

TPA
FR

PRESSE ÉCRITE

THÉÂTRAL MAGAZINE
FIGARO
PARIS MATCH
THE ART NEWSPAPER
MAXI
JDD
JDD MAG
TÉLÉRAMA
THÉÂTRAL MAGAZINE
FIGARO
TÉLÉRAMA National
FIGARO
LE MONDE
LE CANARD ENCHAÎNÉ
LE POINT
FIGARO MAGAZINE
FIGARO MADAME
TÉLÉRAMA SORTIR
OFFICIEL
LE PARISIEN
POINT DE VUE
LA CROIX
JDD
LA TRIBUNE
L'OBS
VSD
LES ÉCHOS
LE MONDE
PARIS MATCH
LE PARISIEN
NOUVEL OBS
LE PARISIEN

Mars-Avril 2025 – Une F. Morel
Avril 2025 – Demandez les Classiques
Mai 2025 – Itw des trois comédiens
Juillet 2025 – Itw François Morel
Août 2025 – Annonce
Août 2025 – Annonce
Août 2025 – Annonce
Août 2025 – Double page Itw F. Morel
Août 2025 – Annonce
1^{er} Septembre 2025 – Rentrée Théâtre
2 Septembre 2025 – Critique
2 Septembre 2025 – Critique
3 Septembre 2025 – Critique
4 Septembre 2025 – Critique
4 Septembre 2025 – Critique
5 Septembre 2025 – Critique
5 Septembre 2025 – Critique
10 Septembre 2025 – Critique
10 Septembre 2025 – Critique
12 Septembre 2025 – Ils vont brûler les planches
12 Septembre 2025 – Critique Édito
12 Septembre 2025 – Critique
14 Septembre 2025 – Critique
14 Septembre 2025 – Critique
25 Septembre 2025 – Critique
25 Septembre 2025 – Critique
6 Octobre 2025 – Critique
27 Octobre 2025 – Pleine page Itw des 3
Novembre 2025 – 6 pages Itw F. Morel
29 Novembre – Critique
5 Décembre 2025 – Édito Jérôme Garcin
5 Janvier 2026 – Les Étoiles

PRESSE TÉLÉ ET RADIOS

TÉLÉMATIN

FRANCE INTER

FRANCE 2 - JT 6h

FRANCE INFO TV

BFM TV

TF1 La Matinale

RTL Les Grosses Têtes

FRANCE INTER - JT

comédiens

FRANCE MUSIQUE

C À VOUS

FRÉQUENCE Protestante

FIP

C À VOUS L'Oeil de Pierre

LA GRANDE LIBRAIRE

FRANCE INTER

FIGARO TV - Club Culture

JT FRANCE 2 - 13h

C À VOUS

VIVEMENT DIMANCHE

16 Juin 2025 - F. Morel

21 Juin 2025 - Comme un samedi F. Morel

24 Août 2025 - Chronique annonce

24 Août 2025 - Chronique annonce

27 Août 2025 - Sujet

28 Août 2025 - Diffusion sujet

29 Août 2025 - Invité François Morel

2 Septembre 2025 - Sujet Itws des 3

8 Septembre 2025 - La Matinale - F. Morel

8 Septembre 2025 - Plateau avec les 3

10 Septembre 2025 - Annonce + Critique

12 Septembre 2025 - Invité F. Morel

17 Septembre 2025 - Annonce

17 Septembre 2025 - Invité F. Morel

24 Septembre 2025 - Le mag culture les 3

3 Octobre 2025 - Critiques

8 Décembre 2025 - F. Morel « Tac au tac »

8 Décembre 2025 - Invité F. Morel

6 janvier 2025 - Plateau F. Morel

INTERNET + BLOGS et RÉSEAUX SOCIAUX

SORTIR À PARIS	12 Décembre 2024 - Annonce
CULT NEWS	27 Août 2025 - Annonce
LEPOINT.FR	31 Août 2025 - Les 5 Coups de Cœur
SCENEWEB	1 ^{er} Septembre 2025 - Critique
L'ECLAIREUR FNAC	2 Septembre 2025 - Critique
AU BALCON	8 Septembre 2025 - Critique
SPECTATIF	8 Septembre 2025 - Critique
COUP D'OEIL	8 Septembre 2025 - Critique
ARTISTIK REZO	8 Septembre 2025 - Critique
DE LA COUR AU JARDIN	8 Septembre 2025 - Critique
UN FAUTEUIL	8 Septembre 2025 - Critique
CAUSEUR	8 Septembre 2025 - Critique
FRANCE INFO.FR	27 Septembre 2025 - Annonce
BEAUX ARTS	28 Septembre 2025 - Annonce



Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

mars - avril 2025

Saison 4 Episode # 4

Journal d'une prof
spécialité théâtre

Eric Ruf
Olivier Py
Victoria Abril
Eric Elmosnino
Charles Berling
JoeyStarr
Rosa Bursztein
Caroline Guiela Nguyen
Thomas Jolly
Stanislas Nordey
Nicolas Bouchaud
Didier Sandre

François

MOREL dans **ART**

DOSSIER

Le temps des PIÈCES FLEUVES

Eclairage

Maison de poupée - Lars Norén

M 02434 - 110 - F: 4,60 € - RD



A portrait of François Morel, a middle-aged man with grey hair and a beard, wearing a dark jacket over a blue shirt. He is standing with his arms crossed in front of a large window with black frames. The name 'François MOREL' is overlaid in large white text at the bottom of the image.

François
MOREL

© Aglaé Bory

„J’aime admirer mes amis

J'avais la voix un peu cassée, non ?" Dans la loge de L'Azimut, à Antony, François Morel s'inquiète de la représentation de la veille. On le rassure : la salle était pleine, le public riait sans se faire prier. *Art*, le chef-d'œuvre de Yasmina Reza, créé il y a trente ans le 28 octobre 1994 à la Comédie des Champs-Élysées n'a pas pris une ride.

François Morel reprend donc *Art*, avec un casting qui est déjà une idée de mise en scène : former avec Olivier Broche, Olivier Saladin, et lui-même, tous trois ex-Deschiens, les personnages de la pièce.

Pari gagné : la connivence entre les trois comédiens est palpable, réactivant chez le spectateur la persistance rétinienne des années Deschiens sur Canal +. *Art* gagne en pâte humaine. Olivier Saladin, irrésistible dans ses bougonneries, amène une dimension enfantine. On a l'impression que la pièce parle d'amitié de manière plus juste et plus vraie que dans les versions antérieures. François Morel creuse l'humour de Yasmina Reza et arrondit les angles aigus de sa cruauté. Il privilégie des ambiances plus douces, plus fantaisistes, mais aussi plus mélancoliques. Il n'invente pas l'humanité de la pièce de Yasmina Reza. Mais il l'éclaire merveilleusement.

Théâtral magazine : Si l'on devait résumer *Art* en une phrase, on pourrait dire qu'il s'agit d'une scène de ménage entre amis...

François Morel : Oui, ce sont trois amis de trente ans, Serge, Yvan, Marc, dont l'amitié va ex-

ploser pour une raison apparemment futile. L'un d'eux, Serge (joué par Olivier Broche) achète une œuvre d'art contemporaine, un tableau monochrome blanc pour une somme non négligeable : 40 000 euros. Son ami Marc (que j'interprète)

trouve cet achat risible, et même scandaleux. Son autre copain, Yvan (Olivier Saladin) accepte d'aimer et de comprendre cette œuvre, mais il est trop assailli de soucis personnels pour que son avis ait le même poids que celui de Marc.

Ces trois personnages sont parfaitement dessinés : Serge, le snob, Marc, l'atrabilaire, et Yvan, le dépressif. Mais en même temps ces caractères sont nuancés. On ne peut exclure que Serge, qui s'est entiché de ce tableau monochrome blanc, aime sincèrement cette oeuvre. Le personnage de Marc, que j'interprète, a lui aussi ses failles. Il est intransigeant, réactionnaire, mais c'est aussi un homme blessé, à la sensibilité malade, que le monde moderne agresse. Quant au troisième camarade, Yvan, c'est un farfadet. Sa fonction dans le groupe a toujours été d'amuser ses copains. Il n'a pas les prétentions intellectuelles des deux autres, ni leur compte en banque, mais il les fait marrer.

Il y a une sorte de mise en abyme dans le casting : comme les personnages, les trois acteurs se connaissent bien, ont des relations fortes, puisqu'ils ont fait partie de la troupe des Deschiens entre 1993 et 2000...

C'était là mon idée de départ. **Art est un classique qui a été joué par de très grands acteurs, en France et dans le monde entier. Mais la pièce n'a pas forcément été jouée par de grands copains. Avec Olivier Broche et Olivier Saladin et moi, c'est le cas.** Nous sommes restés amis depuis l'époque des Deschiens. On jouait ensemble il y a trente ans, on continue de le faire aujourd'hui, toujours avec le même plaisir. Je crois que cela se ressent sur le plateau. Nos

seules présences racontent une histoire d'amitié extérieure à la pièce, mais qui sert bien le propos. Les spectateurs perçoivent cette amitié comme une évidence...

Dans votre mise en scène, on relève aussi des gags qui ne figureraient pas dans la version initiale...

Oui, ce sont des gags un peu absurdes, un peu enfantins. Par exemple à la fin de la pièce. Ils viennent de s'engueuler très fort, Marc a assené à Yvan des phrases cinglantes : *"Tu n'as pas de consistance, tu es un être hybride et flasque"*. Et juste après cela, ils s'amusent à cracher des noyaux d'olives dans un bol comme s'ils avaient huit ans et demi ! Malgré ce qui s'est passé, ils sont partants pour jouer ensemble. Cela renvoie à la part d'enfance qui est restée en chacun d'eux. Peut-être que cette part d'enfance cimenterait certaines amitiés, particulièrement celles qui durent. Et cela laisse penser que leur relation pourra peut-être traverser ce moment de crise et continuer à évoluer et perdurer malgré les tensions incroyables qui les ont séparés. A travers ces gags, j'avais envie d'apporter un peu de douceur. Même s'il n'est pas question évidemment de gommer la cruauté de la pièce.

Pourriez-vous être l'ami de Marc, le personnage atrabilaire que vous incarnez ?

Je ne sais pas. Peut-être. Mon rapport à l'amitié est très différent du sien. Je n'ai jamais pensé l'amitié en termes de su-

périorité sur l'autre. Au contraire, j'adore admirer mes copains. Par exemple les deux Olivier, qui jouent avec moi dans la pièce. J'admire Olivier Broche (qui joue Serge) pour la finesse de sa culture littéraire et cinématographique. J'admire Olivier Saladin pour sa droiture, son honnêteté, sa rectitude morale vis-à-vis de ses proches. Ce sont deux vrais amis et deux types bien. J'aime les admirer ! Et par ailleurs, ce sont tous les deux de magnifiques comédiens. Olivier Saladin a joué Tchekhov, Shakespeare, Goldoni. Olivier Broche était extraordinaire dans la pièce d'Hervé Le Tellier *Moi et François Mitterrand*. Il incarnait une sorte de personnage de Sempé s'imaginant avoir une correspondance avec le Président de la République alors qu'il ne recevait que des réponses automatiques. J'ai beaucoup de plaisir à jouer avec eux...

Dans votre Dictionnaire amoureux de l'amitié, écrit avec votre fils Valentin (Plon, 2024) vous citez à de nombreuses reprises Daniel Pennac. Pourquoi ?

D'abord parce que c'est un ami ! Et parce qu'il dit des choses très justes sur ce sujet. Par exemple que l'amitié n'est pas un club fermé. Pour lui, comme pour moi, ce n'est pas un groupe de gens qui se retrouvent une fois par mois, aux mêmes dates, toujours avec les mêmes gens. Daniel dit très joliment : *"l'amitié à béquille sociale, je m'en méfie"*. Il dit aussi cette autre phrase que j'aime beaucoup : *"Mes*

amis sont nombreux et chacun est le meilleur". Je suis en parfait accord avec lui. On ne peut pas comparer ses amis, puisqu'ils sont nos amis en raison de leur singularité. L'amitié n'est pas une discipline olympique.

Avec l'amitié, le deuxième thème de la pièce c'est l'art, évidemment. A quoi sert une oeuvre ? A quoi cela sert-il d'acquiescer une toile blanche monochrome ?

Je crois que l'art sert à rendre la vie plus belle. Il peut transformer notre angoisse devant l'infini en quelque chose de beau, et apporter ainsi une certaine consolation. Si l'on accepte cette idée, une toile blanche monochrome, comme celle du peintre Antrios dans la pièce est sans doute inutile, mais elle a du sens. C'est la marque de l'humanité que de fabriquer des choses inutiles. J'en recense quelques-unes dans mon *Dictionnaire de l'inutile*, écrit avec mon fils Valentin. Je pense comme Picabia que l'inutile est parfois indispensable.

Yasmina Reza a-t-elle déjà vu votre mise en scène ?

Oui, elle est venue à la deuxième représentation. Elle était ravie de constater que les gens riaient toujours autant. Elle nous a raconté une jolie anecdote à ce sujet. En 1994, ayant assisté à la dernière répétition avec Vaneck, Arditi, Luchini elle ne s'était pas montrée optimiste : "Ne vous attendez pas à un succès public. C'est très

sombre, les gens vont être déçus". Finalement les gens ont ri, la pièce a été le triomphe que l'on sait. Cela m'amuse de constater que les grands écrivains ont parfois du mal à appréhender la réception de leurs œuvres. Yasmina Reza croit exprimer des choses sombres, et elle est drôle dans sa cruauté. Tchekhov croyait imaginer des personnages et des situations comiques, et ciselait des contes ou des pièces où il n'est question que de destins ratés, de temps qui passe, et d'inguérissable mélancolie...

*Propos recueillis par
Jean-François Mondot*

■ *Art*, de Yasmina Reza, mise en scène François Morel, avec Olivier Broche, François Morel et Olivier Saladin

du 25/02 au 1/03 L'Odéon, Marseille

le 2/03 L'Usine – Scènes & Cinés, Istres

le 4/03 Théâtres en Dracénie, Draguignan

le 6/03 Théâtre Princesse Grace, Monaco

du 22 au 24/04 anthéa, Antipolis Théâtre d'Antibes

les 29 et 30/04 Le Parvis, Scène nationale Tarbes-Pyrénées

du 5 au 7/05 Comédie de Picardie, Amiens

du 14 au 18/05 Théâtre de Caen

du 21/05 au 8/06 Théâtre de Carouge

le 17/06 Casino Barrière Toulouse

les 23 et 24/06 Festival d'Anjou

à partir du 27/08 Théâtre Montparnasse 75014 Paris

Repères artistiques au théâtre

1984 - *Naïves Hironnelles*, de Roland Dubillard, mise en scène Marcel Bozonnet

1992 - *Les pieds dans l'eau*, mise en scène Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff

1994 - *C'est magnifique*, mise en scène Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff

1997 - *Les précieuses ridicules*, mise en scène Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff

2000 - *Les habits du dimanche*, écrit par François Morel, mise en scène Michel Cerdà

2004 - *Le jardin aux betteraves*, de Roland Dubillard, mise en scène Jean-Michel Ribes

2007 - *Collection particulière*, de François Morel, mise en scène Jean-Michel Ribes

2007 - *Les Diablogues*, de Roland Dubillard, mise en scène Anne Bourgeois

2010 - *Le Soir, ... des lions*, de François Morel, mise en scène Juliette

2011 - *Instants critiques*, co-écrit par François Morel et Olivier Broche à partir des échanges entre Jean-Louis Bory et Georges Charensol dans *Le Masque et la Plume*

2011 - *Le Bourgeois gentilhomme*, de Molière, mise en scène Catherine Hiegel

2013-2016 - *La fin du monde est pour dimanche*, de François Morel, mise en scène Benjamin Guillard

2018 - *J'ai des doutes*, textes Raymond Devos, avec François Morel



LE FIGARO

et vous

STYLE

COMMENT RAINS A RENDU
DÉSIRABLES LA CAPE DE PLUIE
ET LE SAC À DOS IMPERMÉABLE
PAGE 29



CINÉMA

MÉLANIE THIERRY ILLUMINE
« LA CHAMBRE DE MARIANA »,
FILM PRENANT SUR LA GUERRE
ET LA RÉSISTANCE **PAGE 27**

THÉÂTRE CONTEMPORAIN: demandez les classiques !



À l'instar d'« Art »,
de Yasmina Reza,
qui repart en tournée,
certaines pièces acquièrent
le statut de classique
très rapidement.
Quelles sont leurs recettes?

PAGE 26



Le Pley Hotel (Paris 8^e)



L'Hôtel Monte Cristo (Paris 5^e)

Les nouveaux hôtels de quartier, ces voisins qui vous veulent du bien

PAGE 31

À La Roque-d'Anthéron, le piano à bonne école

Thierry Hiliériteau

Le festival, dont la billetterie s'ouvre demain, promeut le meilleur de la jeune scène mondiale, rappelant qu'elle n'est pas née ex nihilo.

Quatre-vingts concerts. Soixante-dix pianistes ou clavecinistes. Un mois de festival et plus de quatre siècles de répertoire, de Luigi Rossi à Michaël Levinas... Pour sa 45^e édition, et en cette année riche en anniversaires (Ravel, Chostakovitch ou Boulez, qui seront célébrés), le Festival international de piano de La Roque-d'Anthéron continue de voir les choses en grand.

« L'an dernier, nous avions plus de 62000 spectateurs, se réjouit

son directeur artistique, René Martin. Nous avons retrouvé notre vitesse de croisière d'avant-Covid, avec des résultats et une programmation équilibrés, entre grands noms, jeunes talents, et valorisation des orchestres de la région qui ont toute leur place dans les grands festivals, plutôt que les grosses phalanges internationales. »

Si l'Orchestre de chambre de Paris ouvre le bal, dirigé du piano par Maxim Emelyanychev, on retrouvera, outre la résidence du Sinfonia Varsovia, aussi bien

l'Orchestre national de Cannes que le Philharmonique de Marseille, l'Orchestre de Nice ou celui d'Avignon.

Notion de transmission

Côté solistes, « on reste fidèle aux grands noms, de Mikhaïl Pletnev à Nikolaï Lugansky en passant par Christian Zacharias ou Arcadi Volodos. Mais la programmation fait aussi la part belle à la découverte de la jeunesse », prévient René Martin. Une jeunesse dominée par trois écoles princi-

pales : « L'école asiatique, dont la place dans les palmarès des concours est devenue pantagruelique ; l'école russe, ensuite, qui continue de prospérer tant en Russie qu'en Europe, avec de magnifiques talents qu'il ne faut surtout pas lâcher malgré cette guerre terrible, comme Vladimir Rublev, 13 ans, que je fais venir de l'école de Gnessine ; et l'école française, naturellement, dont on découvre chaque année de nouvelles personnalités très affirmées. »

Dans ce panorama de la scène pianistique mondiale, une attention particulière a été portée à la notion de transmission : « On s'étonne de voir émerger autant de talents. Je voulais montrer qu'ils ne viennent pas de nulle part. Comme nous avions accueilli il y a quelques années l'immense pédagogue Rena Shereshevskaya, professeur de Lucas Debargue ou Alexandre Kantorow, de retour cette année, j'ai eu à cœur d'associer pour cette édition les maîtres à leurs élèves. »

Le festival accueille ainsi le dernier lauréat du Long-Thibaud, Sae-hyun Kim, et son professeur, Dang Thai Son. Le lauréat du Van Cliburn 2022, Yunchan Lin, invité pour plusieurs concerts, partagera l'affiche avec son maître Minsoo Sohn. La révélation française Sacha Morin retrouvera sous le soleil rocassier son prof du CNSM de Paris Emmanuel Strosser. Enfin, le jeune russe Vsevolod Zavidiv côtoiera son ancien maître à Genève, Nelson Goerner ! ■



« **C**e phénomène nous dépasse », lance José Paul, le metteur en scène de *Mon jour de chance*, co-signé par Gérard Sibleyras et Patrick Haudecoeur, en passe de devenir un classique. Auréolée de nombreux prix, dont deux Molières, *Art*, de Yasmina Reza, est actuellement en tournée en France avant d'être donnée au Théâtre Montparnasse, à Paris (à partir du 27 août). *La Vérité*, signée Florian Zeller, joue les prolongations au Théâtre Edouard VII (jusqu'au 11 mai, reprise en septembre). *Contes et légendes*, de Marjolaine et *La Réinvention des deux Corées*, de Joël Pommerat, tournent actuellement dans l'Hexagone et dans le monde. En janvier dernier, le dramaturge a refusé la Légion d'honneur, qu'il considère comme « une récompense individuelle de l'État », incompatible avec sa « recherche d'indépendance ».

Comment expliquer le succès de ces auteurs et de leurs œuvres reprises désormais comme des classiques ? La question surprend : « Comment associer classique et théâtre contemporain ? », s'interroge Philippe Guyard, directeur de l'Association nationale de recherche et d'action théâtrale (Anrat). Les pièces doivent être reconnues au-delà du territoire national. Mais il est difficile de parler sur les futurs chefs-d'œuvre. « La longévité nous échappe totalement », confirme José Paul. À chaque nouvelle création, on se demande comment le public répondra. « À regarder celles qui font figure de classique, quelques critères se dégagent.

La première condition est de résister au temps. C'est ce qu'a réussi *Art*, monté par Patrice Kerbrat il y a plus de trente ans, en 1994. Cette comédie grinçante sur trois ans de longue date, Pierre Vaneck, Pierre Arditi et Fabrice Luchini, qui se chamaillent à propos d'un tableau blanc, se dit régulièrement de nombreux metteurs en scène aux quatre coins du monde. Lorsqu'elle fut présentée à Londres, en 1996, le *Times* parlait déjà de « mini-classique ». « La pièce est très bien écrite, c'est une machine de guerre, elle agit en permanence à l'intelligence du public », constate François Morel, qui la met en scène à son tour. Pourtant, « les premières lectures ne fonctionnaient pas, Yasmina Reza a alors interverti les rôles de Pierre Vaneck, Pierre Arditi et Fabrice Luchini », raconte José Paul.

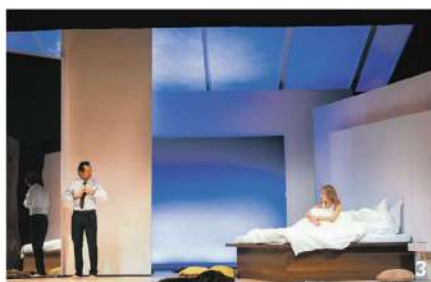
« Les publier renforce encore leur reconnaissance »

Yasmina Reza leur avait dit : « Ne vous attendez pas à un succès car le résultat est si minime », se souvient François Morel. Elle a écrit *Tchékhov*, il écrivait des drames en espérant faire rire. Elle, c'est l'inverse. On connaît la suite, la pièce a été jouée pendant plus d'un an à la Comédie des Champs-Élysées, puis reprise en tournée par Michel Blanc, Jean Rochefort, Jean-Louis Trintignant, etc. François Morel avait vu la version avec Charles Berling, Jean-Pierre Darroussin et Alain Fromager, dirigés par Patrice Kerbrat, en 2018. Il en offre ces jours-ci une autre, très différente, avec ses deux complices, Olivier Saladin et Olivier Broche. « J'ai eu le sentiment que notre amitié servirait le projet, avance-t-il. *Art* a beaucoup été repris par des troupes amateurs. La richesse d'une pièce est qu'elle peut supporter plusieurs interprétations. Yasmina Reza était amusée à l'idée que les Deschamps s'emparaient de la sieste. Mon idée était d'émouvoir le public en parlant plus d'amitié que d'art contemporain. J'ai eu l'autorisation de faire des petites modifications. Ce sont normalement

Théâtre : comment une pièce devient un classique

Nathalie Simon

« *Art* », de Yasmina Reza, « *Cendrillon* », de Joël Pommerat, ou « *Le Père* », de Florian Zeller, sont devenus des œuvres universelles. Enquête sur les raisons de leur succès planétaire.



1. *Art*, de Yasmina Reza, avec François Morel, Olivier Saladin et Olivier Broche. 2. *La Machine de Turing*, de Benoît Solès. 3. *La Vérité*, de Florian Zeller. 4. *Mon jour de chance*, de Gérard Sibleyras et Patrick Haudecoeur.

Le cas d'Alexis Michalik

Benjamin Bellecour, l'un des producteurs des pièces d'Alexis Michalik, s'interroge sur la définition de classique. « Il faut un peu plus de dix ans », calcule-t-il. En rappelant que la première pièce, *Le Porteur d'histoire*, créée en 2011 et récompensée par deux Molières en 2014, est étudiée dans les cours de théâtre. « De nombreux jeunes me disent qu'elle leur a donné envie de devenir comédien », raconte Benjamin Bellecour. Quand je suis moi-même des cours de théâtre, tout le monde parle de Xavier Durringer ou de Bernard-Marie Koltès, aujourd'hui, ce n'est plus

le cas. Laurent Terzieff me conseillait de lire Jacques Audoubert, c'est pareil. Selon le producteur, Alexis Michalik s'adresse à un large public et fait jouer ses pièces dans le monde (Angleterre, Argentine, Espagne, Pologne...), mais avec ses propres mises en scène. (Ceux qui s'y sont essayés n'ont pas toujours été concluants.) Tiendra-t-il dans la durée ? « C'est déjà bien de marquer son époque, affirme-t-il. Il a une façon d'écarter le récit théâtral, ses dialogues restent. Wajdi Mouawad est un classique pour Alexis. Comme lui, il fait partie de ces auteurs qui sortent le théâtre de la littérature. Leur écriture

des amis de quinze ans, mais nous sommes plus âgés, nous avons mis des amis de trente ans. Le tableau qui bouleverse leurs relations coûte 40 000 euros au lieu de 200 000 francs. »

La publication des textes renforce encore leur statut de classique. En 2024, Amélie Vioux, professeur de français et auteur chez Hachette, a consacré une fiche de lecture à *Art* pour les élèves qui passaient le bac de français. Dans ses écrits sur le théâtre (1998), Michel Vinaver observe : « Comme le mulet qui participe de l'âne et de la jument, le texte de théâtre est un hybride. Il est littérature, il est même l'une des grandes formes de la littérature, et il a pour destination principale de donner lieu à un spectacle. » On a souvent vu des étudiants étonnés de rire autant au nôtre », précise François Morel.

Multircompensé, entre autres par le grand prix du théâtre de l'Académie française, Joël Pommerat avait d'abord refusé que ses pièces soient éditées. Pour lui, comme pour Molière et Shakespeare, elles sont écrites pour être jouées. Depuis qu'elles sont chez Actes Sud, le dramaturge est devenu un sujet de thèse. « Il est largement étudié en milieu scolaire », confirme le directeur de l'Anrat. Traduit dans trente-sept langues, *Art* a été édité chez Millaud, dans une version destinée aux lycées avec Fabrice Luchini en couverture : « C'est dire l'universalité des thèmes, l'humanité des personnages et la virtuosité des dialogues, qui font de cette pièce un classique de la comédie de mœurs », indique la maison d'édition.

« C'est rare parce que l'Éducation nationale est plutôt classique », s'amuse Philippe Guyard, qui se félicite de voir que l'école, une institution de la République « très conservatrice » sur le sujet des classiques, programme ce genre d'ouvrages dans les établissements. « Les éditeurs prennent le risque de les publier quand ils estiment que les enseignants vont s'en emparer. Ils choisissent souvent des auteurs qui sont déjà bien installés. Les publier renforce encore

est liée à leur mise en scène particulière. On n'est plus dans la règle des trois unités, une action, un temps et un lieu uniques. Tous deux ont débordé plein d'auteurs, ouvert le champ des possibles et montré qu'on pouvait faire des succès sans têtes d'affiche. Personne ne peut prédire l'avenir. « *Vivaldi* a été oublié pendant deux cents ans, son chef-d'œuvre, *Les Quatre Saisons* a été redécouvert dans les années 1950, remarque Benjamin Bellecour. Le principe du spectacle vivant, c'est de disparaître très vite. Laurent Terzieff disait : « On est des Kleenex. »

leur reconnaissance. » De fait, en 2018, Nathan et L'Avant Scène Théâtre ont édité *Le Père*, de Florian Zeller, mise en scène par Ladislav Chollat dans la collection « Carré Classique » destinée aux collégiés et aux lycées. « Théâtre contemporain », indique la couverture du livre consacré à un « auteur internationalement reconnu » qui porte un regard à la fois lucide et bienveillant sur l'être humain. L'ouvrage est d'ailleurs commenté par une agrégée de lettres modernes. La pièce avait été représentée pour la première fois la même année, à la Comédie des Champs-Élysées, avec des comédiens familiers du cinéma : Rod Paradiot, qui a reçu le Molière du meilleur acteur pour le rôle-titre, Yvan Attal, Anne Consigny et Élodie Navarre.

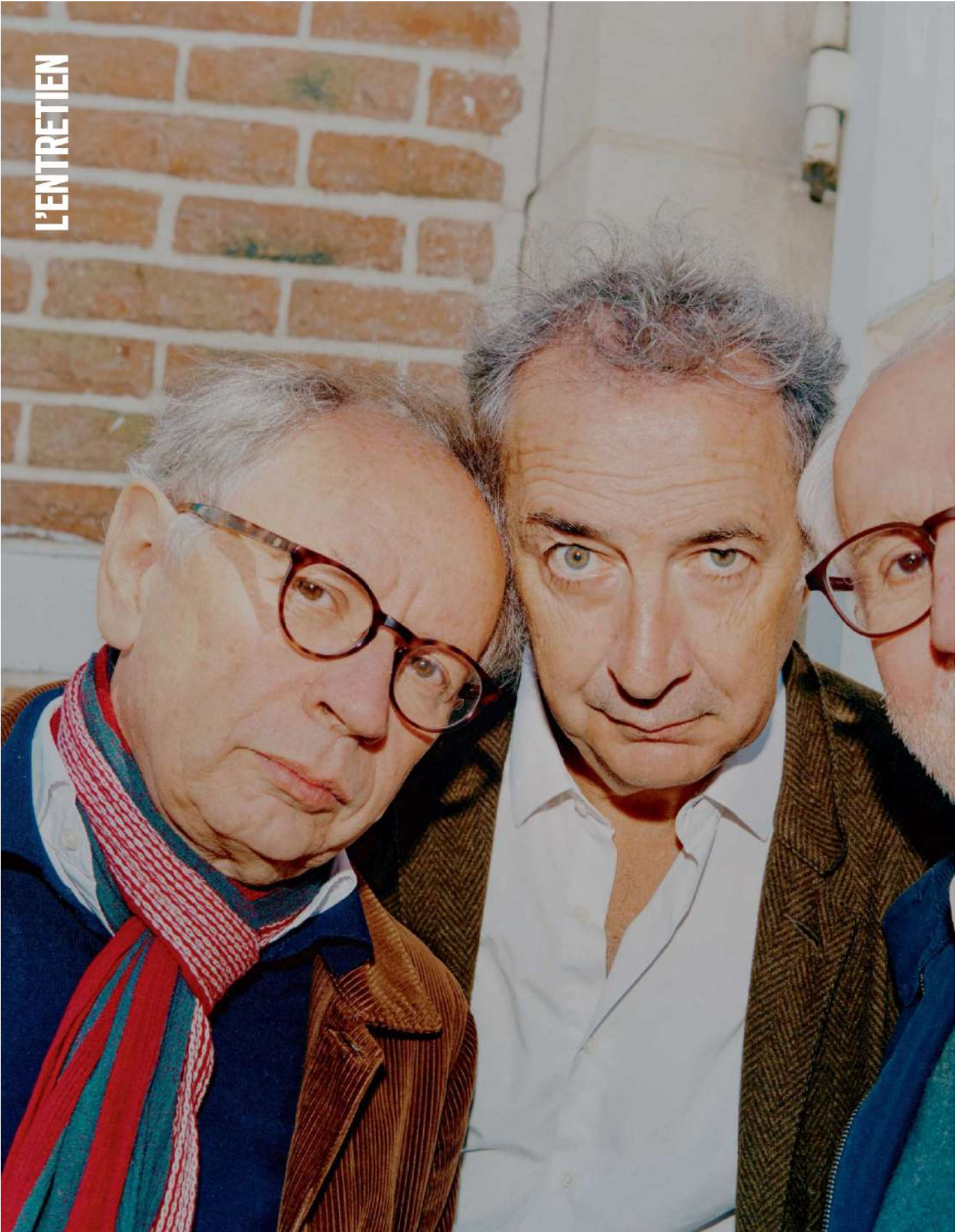
« Des choses simples pour aborder des sujets compliqués »

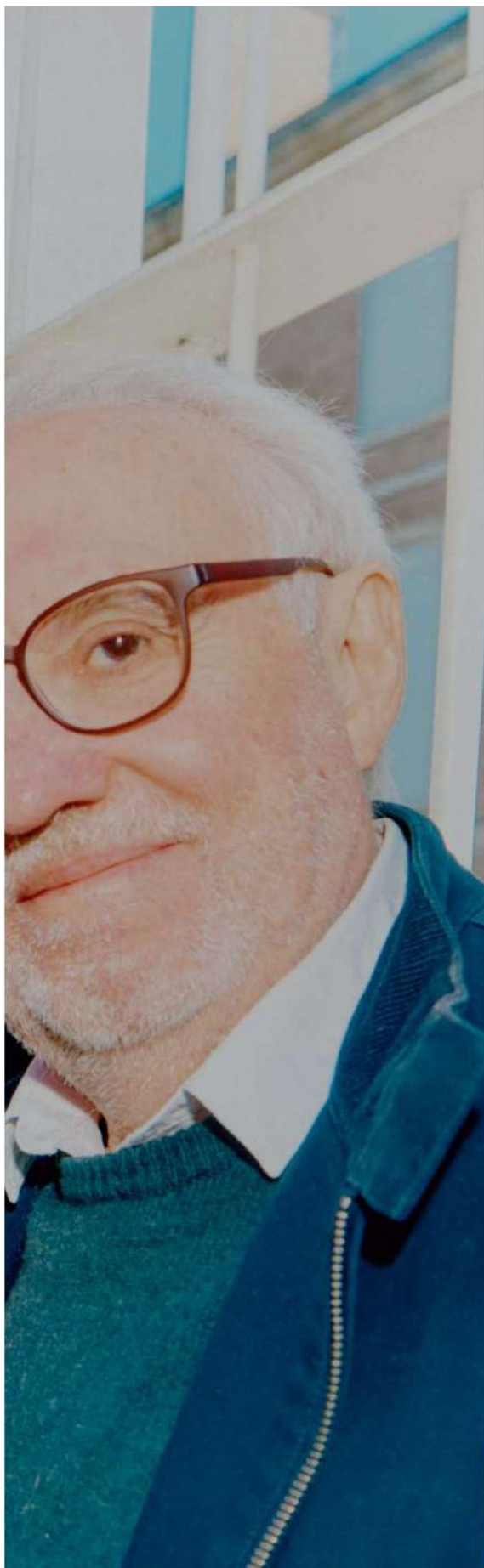
Une autre pièce récente est entrée dans le répertoire scolaire grâce aux mêmes éditeurs qui proposent un livret aux enseignants sur internet : « Découvrez l'univers extraordinaire d'Alan Turing à travers l'édition pédagogique de *La Machine de Turing*, de Benoît Solès. Ce chef-d'œuvre du théâtre contemporain plonge vos élèves au cœur de la vie de l'un des plus grands génies du XX^e siècle dans le contexte historique de la Seconde Guerre mondiale. » Créée en 2019, couronnée par quatre Molières, dont celui du meilleur auteur francophone vivant, elle raconte la vie du mathématicien qui a réussi en 1942 à décrypter Enigma, la machine des messages nazis. Les livres sur le théâtre, c'est « un des premiers contacts que j'ai eus avec les grands textes », explique Benoît Solès, fier et toujours étonné d'avoir écrit un « classique ». La boucle est bouclée car *La Machine de Turing* a d'abord été jouée devant des élèves.

Les sujets traités expliquent l'engouement du public. Selon Ladislav Chollat, qui a monté trois pièces de Florian Zeller à Tokyo (Japon), celui-ci possède deux styles d'écriture qui ont fait leurs preuves. De fait, dans « des pièces dramatiques comme *Le Père* (trois Molières, NDLR), qui parle d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer, *La Mère*, sur le syndrome du nid vide, et *Avant de s'envoler*, sur la disparition d'un grand-parent. Elles traitent de la famille et suivent les personnages à un virage de leur existence, lors d'un bouleversement. Elles touchent tout le monde et sont donc universelles. En parallèle, Florian Zeller a écrit *La Vérité* (au Théâtre Edouard VII), où il se moque du menteur invétéré, du lâche. Il croque un vice de notre époque. Nous sommes dans des figures, comme chez Molière, universelles. »

Et intemporelles. *Art* n'a pas pris une ride, il traite d'art contemporain et d'amitié. « Il y a le type qui défend l'art contemporain, celui qui ne le supporte pas et celui qui a trop de problèmes pour être intéressé par le débat », détaille François Morel. « Comme chez Shakespeare, Yasmina dit des choses simples pour aborder des sujets compliqués. Il faut aller au-delà des références historiques, les rendre accessibles », analyse Philippe Guyard. C'est la démarche de Joël Pommerat, qui écrit sur la société et le monde d'aujourd'hui et s'inspire de ses questionnements personnels. *La Réinvention des deux Corées* parle de l'« idée de l'amour ». Contes et légendes nous immerge dans une société futuriste avec des robots qui ressemblent à des êtres humains. *Marx*, adapté de la pièce de Marcel Pagnol (1929), et *Amours* ont été élaborés avec des détenu. « Joël Pommerat parle de choses qui nous correspondent et qui nous ressemblent », résume François Morel. À raison. ■

L'ENTRETIEN





LES DESCHIENS FONT DE L'ART

Olivier Broche, François Morel et Olivier Saladin reprennent « Art », de Yasmina Reza. La pièce est actuellement en tournée, avant d'être l'événement de la rentrée théâtrale à Paris.

Interview Benjamin Locoge / Photos Julien Lienard

■ Marc ne comprend pas comment son ami Serge a pu acheter un tableau blanc sur fond blanc d'environ 1,60 mètre sur 1,20 mètre. Et lorsqu'il en parle à Yvan, ce dernier ne sait pas quel parti prendre... Depuis sa création, en 1994, « Art » n'en finit plus de remplir les salles. Dans sa partition si juste sur l'amitié, Yasmina Reza posait au fil de sa pièce quelques questions bien troussées : quelles sont les limites de l'amitié ? Doit-on tout dire à ses plus proches ? Devons-nous nous confronter à nos idéaux ? Si « Art » a enchanté les foules, c'est aussi parce que la pièce a fasciné des générations de comédiens : Pierre Vaneck, Pierre Arditi, Fabrice Luchini, Jean-Louis Trintignant, Jean Rochefort, Charles Berling ou Jean-Pierre Darroussin. Invité par un ami belge à se pencher sur le dossier « Art », François Morel a immédiatement pensé à ses copains Olivier Saladin et Olivier Broche pour jouer avec lui. Ils se sont rencontrés au sein de la troupe de Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff, ont incarné les Deschiens à l'écran et ont tous les trois de belles carrières au théâtre depuis. Leur trio, sur les routes depuis novembre 2024, affiche complet partout en France. Dès fin août, ils s'installeront sur les planches du théâtre Montparnasse.

Paris Match. François, d'où vous est venue l'envie de mettre en scène "Art" ?

François Morel. C'est parti d'une conversation avec un ami comédien belge, Alain Leempoel, qui m'expliquait qu'on ne peut pas jouer les trois personnages d'"Art". Par esprit de contradiction, par souci d'animer la conversation, je lui ai répondu qu'il avait tort et que je pouvais incarner le type qui est passionné par l'art, celui qui déteste l'œuvre blanche et celui qui s'en fout parce qu'il a trop de problèmes personnels. Et j'ai tout de suite pensé que j'avais des amis, Olivier et Olivier, avec qui j'avais très souvent joué et que, peut-être, ce serait marrant de faire une lecture tous les trois. Et nous voilà ! [Il sourit.]

Que dit cette pièce de l'amitié, selon vous ?

F.M. Qu'on peut s'énervier sur un point de détail, parfois... Mais surtout que c'est difficile d'avoir de vieux amis quand on a une évolution personnelle différente. Il y a une cruauté dans le texte de Yasmina Reza, qui montre qu'on évolue, qu'on change... [SUITE PAGE 10]

DU 28 MAI AU 4 JUIN 2025 PARIS MATCH

9

Olivier Broche. Après leur engueulade, ils se retrouvent tous les trois en "période d'essai", on ne sait pas si leur amitié va réussir à passer cette étape. Je crois aussi que Yasmina Reza a écrit une histoire de pouvoir. Le personnage de Marc est un dominateur, il marche sur ses amis parce qu'il se sent plus puissant qu'eux. Alors, quand Serge achète un tableau blanc, il lui montre à sa manière qu'il évolue désormais dans un autre monde que le sien. Et c'est ce qui le rend dingue.

Est-ce qu'"Art" est un manifeste contre l'art contemporain ?

O.B. Non. L'art contemporain est un prétexte, ce qui se joue ici est de l'ordre de la surprise. Ce qui choque, c'est de réaliser pour la première fois une chose qu'on n'a jamais faite. Et qu'après avoir on ne se posait pas du tout la question de faire.

Ce texte a été écrit en 1994, alors que vous étiez tous les trois comédiens dans la troupe de Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff. "Art" représentait-il tout le théâtre que vous ne vouliez pas jouer ?

F.M. Vous sous-entendez que, chez Jérôme Deschamps, il n'y avait pas de texte ? Je ne suis pas sûr que ce qu'on faisait était l'exact contraire d'"Art" pour autant. Jérôme et Macha étaient allés voir "Art" dans sa version avec Jean Rochefort... Mais c'est vrai que, si on s'intéresse à la sociologie des personnages, on est dans deux univers opposés. Chez Deschamps, on appartenait au fond de la classe, ça se voyait surtout à notre habillement, à notre façon de parler. Nos personnages venaient de milieux bien plus modestes que ceux d'"Art", qui sont quand même des bourgeois. Même si Yvan travaille dans le tissu, on voit bien qu'il vient d'un milieu aisé, Marc est ingénieur aéronautique, Serge est dermatologue, donc, oui, nous sommes passés dans un autre monde...

Que reprenez-vous de vos années Deschamps-Makeïeff et des "Deschiens" ?

Olivier Saladin. C'était il y a plus de vingt ans... Heureusement, nous avions fait des choses avant et nous en avons fait pas mal après.

F.M. Je retiens le fait de savoir jouer et travailler ensemble. Quand Olivier joue Yvan, il se sert de ses propres hésitations pour nourrir son personnage. Et ça, c'est une chose que nous avons apprise avec eux.

O.B. On jouait des personnages qui étaient très proches de nous et on s'en amusait pas mal. Tout ce que nous avons pu créer venait d'improvisations, donc forcément de ce que l'on avait vu ou vécu. On était nourris de ce que nous étions dans la vie.

F.M. Olivier et moi adorions inventer les textes que l'on disait, c'était vraiment devenu notre truc à nous.

Avez-vous eu du mal à vous sortir de ce théâtre-là ? Vous a-t-il fallu vous en éloigner le plus possible pour continuer à faire carrière ?

O.S. Nous avons connu à cette époque une immense visibilité, c'est sûr... Mais je me souviens par exemple que, quand on jouait "Lapin chasseur" à Chaillot, Deschamps avait mis une affiche dans le hall du théâtre selon laquelle il avait recruté des garçons de café pour jouer la pièce. Ce qui était évidemment faux. Mais cela voulait dire aussi que nous étions et nous sommes toujours des comédiens ! Moi, je revendique d'être un acteur à part entière.

O.B. On peut penser parfois qu'il suffit d'être soi pour monter sur les planches et que votre "bonne nature" va faire le reste. Mais non, ça ne marche pas comme ça. Il y a un petit métier quand même... Et le génie du metteur en scène, bien sûr ! [Ils rient.]

F.M. Être associé à Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff ou aux Deschiens, quand on est un comédien d'un certain âge, c'est plutôt sympathique. C'est mieux d'être associé à ces gens-là qu'à...

O.S. [Il coupe.] Ah oui, on ne renie pas du tout. Au contraire. Mais nous n'avons pas fait que ça.

Il y avait quand même un goût pour l'absurde qui était novateur chez Deschamps. Retrouvez-vous cet esprit dans le théâtre actuel ?

F.M. Je ne dirais pas l'absurde. C'était plutôt une forme d'humour burlesque et poétique à la fois. Une vraie liberté, et on voyait bien que c'était très drôle. Étonnamment, je me souviens plus de certaines scènes de nos spectacles que des "Deschiens". Parfois, les

« Parfois les gens me citent des répliques des Deschiens dont je n'ai aucun souvenir... »

François Morel



« Sans spectacle vivant, on s'emmerderait tous ! »

Olivier Broche

gens me citent des répliques dont je n'ai aucun souvenir...

O.B. Pour "Les Deschiens", on tournait deux ou trois jours et

on retournait aussitôt à notre métier de comédien, puisque nous étions très souvent en tournée, où on passait beaucoup de temps ensemble, dans les restaurants, les hôtels. Et c'est aussi ce qui nourrissait nos spectacles. Deschamps piquait des idées un peu partout, dès qu'il voyait quelque chose qui pouvait donner un sketch. Il nous appelait la veille des tournages avec une liste d'idées.

F.M. Et parfois on ne suivait pas du tout ce qu'il nous demandait. Mais c'est en rebondissant sur ses propositions que quelque

LA SEMAINE DE MATCH

chose émergeait, une improvisation pouvait démarrer et on refaisait jusqu'à trouver la forme définitive.

O.S. Il fallait quand même que ça reste un sketch de télévision. Donc on resserrait beaucoup à la fin pour avoir quelque chose de carré à présenter au public.

Le fait d'interpréter "Art" en 2025 pose aussi la question de l'utilité du théâtre, à l'heure où certaines régions arrêtent de subventionner les compagnies notamment...

O.B. C'est une pièce qui fait plaisir aux spectateurs parce que, dès le départ, on leur annonce qu'on va jouer avec eux.

F.M. Le texte fonctionne avec l'intelligence du spectateur, puisqu'il se raconte aussi des choses dans les silences...

Mais vous ne répondez pas à la question : est-ce qu'il y a une utilité à jouer cette pièce à l'époque actuelle ?

O.S. On sent que les gens ont du plaisir à nous regarder.

F.M. À quel endroit une œuvre d'art est utile ?

O.B. Les gens sont contents de voir des acteurs qui s'entendent bien. C'est rassurant et c'est peut-être utile pour eux.

F.M. C'est peut-être un grand mot, mais le théâtre permet de faire société, de montrer qu'il y a des gens qui œuvrent ensemble, avec une certaine harmonie. J'ai ressenti ça en jouant précédemment avec Jacques Gamblin. Le public sentait que l'on venait de deux univers différents, mais voyait qu'on s'entendait très bien. Là, les spectateurs nous ont vus il y a trente ans, ils nous retrouvent toujours amis. Ça fait du bien.

O.S. N'importe quel spectacle est utile. On vit dans une société où les gens sont de plus en plus derrière des écrans, dans une solitude absolue. Alors que dans un théâtre, face à de vrais acteurs, on fait communion. Il n'y a plus tant de moments comme ça où on est ensemble. Cela dit, le théâtre n'est pas fait pour tout dire non plus, pour raconter systématiquement le monde de manière universelle. Ça, c'est le travail de la littérature. Le théâtre reste du jeu.

« Nous sommes plus intéressants quand on propose quelque chose de nouveau »
Olivier Saladin

Est-ce que vous sentez que le monde de la culture est menacé ?

O.B. Ce n'est pas quelque chose qui relève du ressenti, c'est une réalité. Le manque de moyens, partout, fait que, concrètement, il se monte moins de spectacles. Sans argent investi, il y a moins de créations. Donc moins de pièces programmées dans les salles. Alors nous, on est privilégiés parce qu'on joue 83 fois "Art" cette

année, avant d'arriver à Paris. Mais pour d'autres, c'est beaucoup plus compliqué. Et d'excellents comédiens sont au chômage parce qu'il n'y a plus de matière à jouer.

Est-ce le rôle de l'État d'intervenir, selon vous ?

O.B. Il y a bien un ministère de la Culture en France ? Surtout, après la Seconde Guerre mondiale, a été créé un maillage exceptionnel de théâtres extraordinaires en dehors de Paris. Et ce sont ces salles-là qui souffrent actuellement. Ces mêmes salles vont déjà chercher des financements ailleurs depuis longtemps, via le mécénat notamment. Elles ne comptent pas que sur l'État. Mais si ce dernier se retire...

O.S. Autant se passer de tout, fermer les théâtres directement ou alors n'en garder qu'un seul.

O.B. La vérité, c'est que sans spectacle vivant on s'emmerderait tous !

Vous avez tous les trois réussi à durer dans ce métier. Est-ce dû à la chance ou à votre travail ?

O.S. Je crois que c'est dû au hasard.

F.M. Ah, moi, j'ai bossé quand même.

O.B. Oui, François a plus travaillé que nous. Et il travaille encore beaucoup. Grâce à lui, Olivier et moi, nous avons pu jouer nos spectacles respectifs, parce qu'il les a produits avec sa société, Les Productions de l'explorateur. Mais il est aussi écrivain, chanteur, chroniqueur...

F.M. Quand on m'a proposé du travail, j'ai toujours essayé de le faire le mieux possible. Et j'ai pris des initiatives aussi.

O.B. Notre histoire est basée sur la confiance et l'affection, on a pris les choses au sérieux et en même temps nous n'avons jamais été sur le dos des autres.

Remonter une pièce des Deschamps-Makeïeff aurait-il du sens pour vous, aujourd'hui ?

O.S. Pour moi, non. On imiterait ce que l'on a très bien fait il y a trente ans... Nous sommes plus intéressants quand on propose quelque chose de nouveau.

O.B. À un moment, on demandait toujours à Belmondo s'il rêvait de tourner de nouveau avec Godard. Il répondait toujours "c'était une période de ma vie..." Mais au fond il n'avait aucune envie de refaire "Pierrot le Fou". Nous, c'est pareil, on n'a pas envie de rejouer "Les pieds dans l'eau".

F.M. C'est comme les vieilles pierres, vous me les laissez telles qu'elles sont plutôt que de les refaire.

Vous allez jouer cinq fois par semaine au théâtre Montparnasse à partir de fin août. Comment éviter la lassitude ?

F.M. Il y a très longtemps que ça ne m'est pas arrivé d'être lassé.

O.B. Je dois avouer qu'au bout d'un moment, quand je jouais seul "Moi et François Mitterrand", ça devenait ennuyeux. Mais ce qui est jouissif aussi, c'est justement l'art de la reproduction : savoir faire rire pile-poil au bon moment, marquer les temps quand il le faut. Ça relève du devoir vis-à-vis de nous-mêmes et du public d'être le meilleur possible chaque soir.

F.M. N'oubliez pas que les gens ne viennent nous voir qu'une seule fois. Si c'était le même public tous les soirs, je commencerais à me poser des questions. Une bonne histoire drôle, je peux la raconter 200 fois à 200 amis différents. Mais 200 fois à la même personne, ça ne fait plus rire du tout. **Interview Benjamin Locoge**



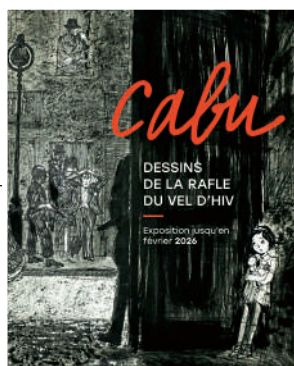
« Art », à partir 27 août, théâtre Montparnasse, Paris XIV.

Expo

Cabu et l'histoire

La Duduchothèque... Quel joli nom pour désigner un espace consacré au dessinateur Cabu dans sa ville natale de Châlons-en-Champagne ! L'espace d'exposition accueille pour de nombreux mois ses fameux dessins de presse réalisés pour le journal *Le Nouveau Candide*, en 1967, et consacrés à la rafle du Vél d'Hiv. Seize œuvres d'une puissance évocatrice qui transmettent toute l'horreur de la tragédie du 16 juillet 1942.

Cabu, dessins de la rafle du Vél d'Hiv, à la Duduchothèque de Châlons-en-Champagne, jusqu'au 2 mars 2026.



Inoubliable Cabu.



Théâtre

VISIONS ARTISTIQUES ET RIVALITÉS AMICALES

De g. à d., Olivier Roche, Olivier Saladin et François Morel.

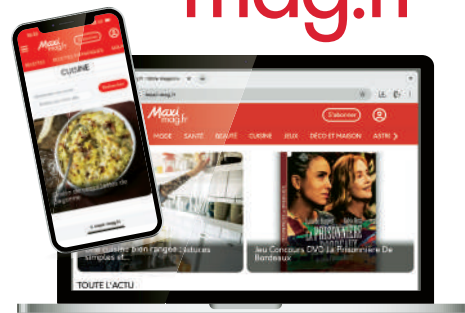


Créée en 1994, *Art* est devenue une pièce incontournable, jouée et primée dans le monde entier. Depuis, l'autrice Yasmina Reza est devenue une figure incontournable du théâtre. La voici à nouveau à l'affiche, en présence de trois comédiens également amis dans la vie. À la mise en scène, François Morel, qui sera au côté d'Olivier Saladin et Olivier Roche.

Trois anciens des *Deschiens* vont interpréter les rôles de Marc, Serge et Yvan, tous trois liés depuis des années, mais dont l'amitié va être ébranlée à l'occasion de l'achat d'un tableau monochrome par Serge... La scène de ménage autour de l'appréciation d'un tableau contemporain va devenir culte. Réjouissant ! *Art*, de Yasmina Reza, Théâtre du Montparnasse, du 27 août au 20 décembre.

EN DIRECT SUR

Maxi
mag.fr



REPORTAGE VIDÉO

LES ASTURIES : UNE RÉGION GÉNÉREUSE ET AUTHENTIQUE

Au nord de l'Espagne, entre mer Cantabrique et sommets escarpés, se cache un trésor préservé : les Asturies. Cette région encore méconnue conjugue paysages à couper le souffle, traditions vivaces et cuisine du terroir, simple et savoureuse.



MAISON

DÉMÉNAGEMENT : LES FORMALITÉS À NE SURTOUT PAS OUBLIER

Entre les cartons à emballer et les meubles à transporter, il est facile de négliger l'administratif avec le stress du déménagement. Retrouvez une liste des démarches à effectuer pour bien commencer cette nouvelle étape de la vie !



SUIVEZ-NOUS SUR



Le Journal du Dimanche

Théâtre TÊTES D'AFFICHE POUR PIÈCES SÉDUISANTES

Comme à chaque rentrée dans la capitale, les créations se bousculent entre septembre et octobre, offrant aux spectateurs pléthore de projets inspirants. Une grande partie d'entre eux sont portés par des têtes d'affiche que l'on retrouve avec le même plaisir que des vieux camarades de classe après la séparation estivale. Dès le 27 août au théâtre Montparnasse, François Morel met en scène *Art*, de Yasmina Reza, trente ans après sa création, accompagné sur scène par ses complices ex-Deschiens, Olivier Broche et Olivier Saladin. Dans *Une heure à t'attendre* au théâtre de l'Œuvre (du 4 septembre au 5 octobre), Thierry Frémont et Nicolas Vaude promettent une confrontation de haut vol. Isabelle Carré et Bernard Campan se retrouvent aussi une nouvelle fois, au théâtre de la Renaissance, dans *Un pas de côté* (le 17 septembre), la première pièce d'Anna Giafferi, la créatrice de la série *Fais pas ci, fais pas ça*.

Il faut compter aussi sur Myriam Boyer au Studio Marigny dans *La Corde* (le 24 septembre), Rod Paradot dans *Killer Joe* au théâtre de l'Œuvre (le 9 octobre), la sulfureuse pièce de Tracy Letts pour la première fois adaptée en France, Carole Bouquet dans *Le Professeur* d'Émilie Frèche à La Scala Paris (le 9 octobre), le retour de Valérie Lemercier sur scène après près de dix ans d'absence au théâtre Marigny (le 15 octobre), Jean-Paul Rouve dans *Le Bourgeois*

gentilhomme au théâtre Antoine (le 3 octobre). Ou encore Audrey Bonnet, Anne Brochet et Stanislas Nordey, réunis par Pascal Rambert dans sa nouvelle pièce *Les Conséquences* (du 3 au 15 novembre au théâtre de la Ville).

Dès le 3 septembre, l'adaptation au Lucernaire de *Son odeur après la pluie*, de Cédric Sapin-Defour (best-seller dépassant les 700 000 exemplaires vendus), histoire du lien indéfectible entre un homme et son chien, peut créer la surprise. Jean-Philippe Daguerre, quant à lui, après *Du charbon dans les veines* (récompensé par cinq Molières), quitte les terrils du Nord pour rejoindre Pagnol et le port de Marseille avec *Marius* au théâtre du Ranelagh (le 12 septembre). *Marius*, aussi à l'affiche du théâtre du Rond-Point, qui reprend l'adaptation contemporaine de



Marius, la pièce de Pagnol, mise en scène par Jean-Philippe Daguerre.

GRÉGOIRE MATZNEFF

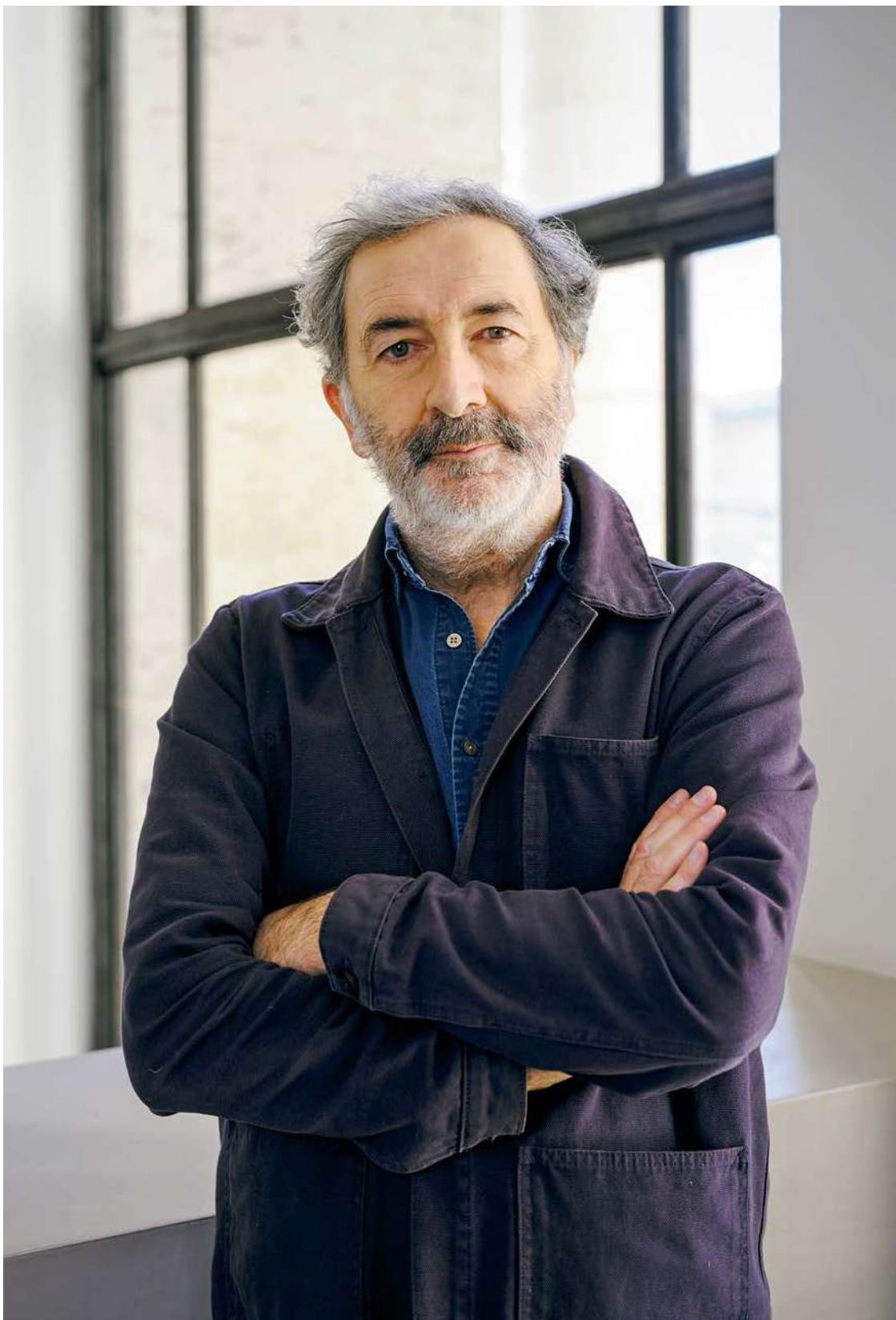
Joël Pommerat (du 18 au 28 septembre). Claude Simon, prix Nobel de littérature, sera à l'honneur des Bouffes Parisiens (le 23 septembre) grâce à Alain Françon, qui met en scène son unique pièce de théâtre, méconnue, *La Séparation*, avec Catherine Hiegel et Léa Drucker.

Tout en musique

La rentrée théâtrale sera aussi musicale. Quand *Les Demoiselles de Rochefort* enchantent le Lido de Paris (le 2 octobre), *Le Fantôme de l'Opéra* hante le théâtre Antoine (le 22 octobre), *Cher Evan Hansen*, petit bijou de Broadway, débarque au théâtre de la Madeleine (le 3 octobre), et le Casino de Paris s'encanaille avec *Chicago* (le 7 novembre). Que du beau monde sur nos planches ! ●

ALEXANDRE BAUER

FRANÇOIS MÔREL



Avec ses collègues des Deschiens, le comédien met en scène «Art», de Yasmina Reza. Il nous parle d'amitié, de celle qui traverse les années.

Il aime dire et jouer. Au théâtre, à la radio ou à la télé. À 66 ans, François Morel brasse les mots, les siens ou ceux des autres, avec une dextérité, une sensibilité qui sublime et surprend toujours. Lui qui a débuté le théâtre il y a plus de trente ans, dans la troupe des Deschiens, menée par Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff. Il y a notamment rencontré Olivier Broche et Olivier Saladin. Deux amis avec qui il monte et joue *Art*, la pièce de Yasmina Reza, en 1994. Trois amis se retrouvent autour d'une toile blanche, une œuvre d'art contemporain achetée par l'un d'eux qui déclenche de vifs échanges... François Morel y voit une pièce sur l'amitié qui accompagne si intensément nos existences.

Pourquoi monter «Art», de Yasmina Reza ?

Tout a démarré à Bruxelles, lors d'une discussion avec mon ami Alain Leempoel, comédien, metteur en scène, qui a beaucoup joué cette pièce. En évoquant les trois personnages, Marc, Serge et Yvan, j'ai pensé que je pouvais tous les incarner. Que je pouvais être celui qui déteste l'art contemporain, celui qui le défend et celui qui est dépassé par la question car il a trop de problèmes personnels. Et je me suis rendu compte que j'avais au moins deux ou trois copains qui pouvaient jouer les personnages.

Vos anciens camarades des Deschiens ?

Tout à fait ! Olivier Saladin et Olivier Broche, deux amis de trente ans. Nous avons grandi ensemble. Nos rapports sont francs et simples. Je suis le metteur en scène, mais le spectacle s'est construit avec tous. Chacun a proposé des idées. Dans la pièce, les trois personnages sont amis depuis quinze ans. Je trouvais intéressant de la mettre en scène avec des personnes qui sont elles-mêmes amies dans la vie, que cet état soit visible sur scène.

Pourquoi ?

Le discours sur l'art contemporain n'est pas tant ce qui m'importe que celui sur l'amitié. À cause du tableau monochrome blanc acheté par Serge, joué par Olivier Broche, les trois se disputent, font vaciller une vieille et apparemment solide amitié. Je trouve que ce sujet n'a jamais été aussi présent que dans cette mise en scène-là. Il renvoie chacun à ses relations, au temps qui passe. Qu'est-ce qui fait au final qu'on est ami avec quelqu'un ?

Alors ?

C'est mystérieux, inexplicable. La pièce le montre bien : ces trois copains se disent des choses si difficiles, violentes... Et demeure malgré tout une affection entre eux, qui émeut les spectateurs.

Quand avez-vous découvert la pièce ?

Il y a longtemps, à la télévision. J'ai le souvenir

d'un discours brillant, porté par de grands acteurs. Nous, nous ne sommes pas de grands acteurs mais cultivons une proximité avec le public. Nous lui ressemblons. Je me suis demandé pourquoi je me suis distribué le rôle du type qui déteste l'art contemporain, moi qui suis l'exact opposé. Je crois d'ailleurs être celui parmi nous trois qui est le plus éloigné de son personnage. C'était un défi. Et finalement, je l'adore. Il est blessé. Pas seulement dur dans ses paroles, mais aussi dépassé par sa propre rage. Je me suis interdit de revoir la mise en scène de Patrice Kerbrat. Mais, j'ai tout de même pris le même décorateur et le même directeur lumière...

Que retenir-vous du passage chez les Deschiens ?

La précision du rythme, l'intelligence du jeu, la musicalité des répliques. Ne pas tout souligner, laisser libre cours à son imaginaire. Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff m'ont beaucoup appris. Aujourd'hui je recherche le plaisir du jeu, de l'émotion. *Art* est d'ailleurs une pièce formidablement composée. Nous l'avons déjà jouée quatre-vingt-trois fois. Toujours avec sérieux. Un bonheur de théâtre.

Pourquoi le théâtre ?

Après ma licence de lettres à Caen, j'ai intégré l'école de la rue Blanche [*École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre*, à Lyon depuis 1998, ndlr]. J'étais plus âgé que mes camarades, mais ça ne m'a pas refroidi. Le théâtre s'est imposé à moi, qui avais tant d'incompétences dans les autres domaines. Il me faisait vivre plus intensément ; j'adorais ça. Je ne sais pas pourquoi. Depuis que je suis adolescent, j'aime me montrer sur scène. — *Propos recueillis par Kilian Orain*

| *Art*, de Yasmina Reza, mise en scène de François Morel

| À partir du 27 août | Mar.-ven. 19h, sam. 16h30

et 19h | Théâtre Montparnasse, 31, rue de la Gaîté, 14^e

| 01 43 22 77 74 | theatremontparnasse.com | 10-59€.

INTERVIEW INTÉGRALE
SUR TELERAMA.FR

« Nous ne sommes pas de grands acteurs, mais nous sommes proches du public. Nous lui ressemblons »

LE FIGARO et vous



STYLE
DE LA PIONNIÈRE HÉLÈNE VIDA
À LA VEDETTE LÉA SALAME,
CES FEMMES QUI FONT
L'HISTOIRE DU JT **PAGE 32**



HIGH-TECH
VISITE VIRTUELLE D'UN PROJET
DE STATION DE FUSÉES
ALLEMANDES AVEC LA SOLUTION
HISTOPAD **PAGE 33**



François Morel et ses complices des Deschiens, Isabelle Carré, Pierre Arditi...
Zoom sur ces comédiens qui font l'actualité dans les salles cet automne. **PAGES 30 ET 31**

Pauline Loquès, le cinéma dans la peau

Etienne Sorin

LES FIGURES DE LA RENTRÉE « Nino », son premier long-métrage en salle le 17 septembre, est l'une des révélations du dernier Festival de Cannes.

Un film sur le cancer ? Les financiers du cinéma ne se précipitent pas en lisant le scénario de Nino. Pauline Loquès s'entend dire que ça ne marche jamais. La scénariste et réalisatrice cite *La guerre est déclarée*, de Valérie Donzelli (1 million d'entrées), bataille, trouve un distributeur (Joaz Zifère) et convainc le service public (France 2, CNC) de la nécessité de mettre en scène des fictions sur cette maladie.

Pour écrire l'histoire de Nino, Parisien de 28 ans dont l'existence vacille quand il apprend qu'il a contracté un papillomavirus, Pauline Loquès s'inspire d'un deuil familial. « Je voulais faire un film lumineux sur un jeune homme malade », Nino est sélectionné au Festival de Cannes, à la Semaine de la critique, tremplin pour les premiers et deuxième films. Il fait sensation. L'acteur principal, Théodore Pellerin, obtient le prix de la révélation. La famille de Pauline Loquès est dans la salle, venue en voisine. Sa grand-mère et ses parents résident à Cannes, où elle est née il y a 39 ans.

Formation de scénariste

La réalisatrice grandit à Saint-Raphaël, où ses parents vendent de l'électroménager. Après une classe préparatoire à Nice, des études de lettres et de droit international à Paris, elle travaille à la télévision (On n'est pas couché) et à la radio (la matinale de France Inter). Elle aide les journalistes

à préparer les interviews. Un rythme soutenu et une bonne école. Elle a toujours écrit de la fiction. « Nino aurait pu être un roman, mais je me suis rendu compte qu'il était possible de transposer l'intimité d'un personnage à l'écran. Joachim Trier notamment, y parvient dans *Oslo, 31 août*, librement adapté du Feu follet de Drieu la Rochelle. » Une formation de scénariste l'aide à se lancer dans l'écriture de film. « J'ai mis vingt ans à trouver que je voulais faire du cinéma. »

Elle réalise d'abord un court-métrage, *La Vie de jeune fille*, comédie sur une jeune femme qui n'ose pas avouer à ses amies que son futur mari renonce à l'épouser et qui maintient son entêtement de vie de jeune fille. Mais l'idée de Nino germe dès 2019. La productrice Sandra da Fonseca (caméra d'or à Cannes avec *Jeune femme*, de Leonor Serraille) l'accompagne et la persuade qu'elle est légitime pour tourner le portrait d'un jeune homme. « Je ne regrette pas, mais mon prochain film sera sur une femme », dit celle qui a participé à de nombreux festivals cet été. En septembre, elle sera à Toronto pour tenter de vendre Nino sur le territoire américain. « Les festivals, c'est de la bonne nourriture pour l'ego mais il faut retourner dans la vraie vie. » Cette mère de deux enfants partage sa vie avec le journaliste Victor Castanet (Les Fossoyeurs). Son prochain livre, *Les Ogres*, paraît en poche le jour de la sortie de Nino. La rentrée sera chargée. ■

chapiteau
à ESPACE CIRQUE
antony

théâtre
à LA PISCINE
châtenay
malabry

théâtre
à FIRMIN GÉNIER /
PATRICK DEVEDJIAN
antony

saïson
25/26

allonz' à l'azimut!

théâtre ANTONY / CHÂTENAY-MALABRY

humour

jeunesse

concerts

danse

cirque

l'azimut.fr

La rentrée théâtrale mise sur des personnalités

Anthony Palou et Nathalie Simon

De Léa Drucker à Pierre Arditi, les salles jouent la carte des stars. Une tendance qui fait oublier l'absence de nouveaux auteurs

Bienvenue au théâtre ! Les trois coups résonnent à nouveau en ces mois de septembre et octobre. Cette rentrée s'annonce éclectique, voire disparatée, avec comme d'habitude son lot de pièces interminables, de seules-scènes improbables ou de comédies pas forcément drôles. C'est peu dire qu'il y en aura pour tous les

goûts. Art, le succès planétaire de Yasmina Reza, revisité avec brio par François Morel avec ses ex-complices des Deschamps au Théâtre Montparnasse, voisine avec dix heures de Marguerite Duras revue par Julien Gosselin - qui a succédé à Stéphane Braunschweig à la direction de l'Odéon-Théâtre de l'Europe - ou l'adaptation, au Studio Marigny, de la pièce *The Rope* (La Corde), qu'Alfred

Hitchcock a rendue célèbre. Au public désireux de réfléchir après l'été, on conseillera de revoir Qu'est-ce que le temps ?, de saint Augustin, interprété par Stanislas Rojdestvensky au Théâtre de Poche Montparnasse. Plus que jamais les directeurs de théâtre misent sur des têtes d'affiche comme Léa Drucker, omniprésente au cinéma, qui se distinguera dans la pièce *La Séparation*, unique pièce de Claude

Simon. Michel Fau s'illustre comme acteur et metteur en scène dans *La Jalouse*, de Sacha Guitry. Ou encore Pierre Arditi, qui l'on découvre en comédien célèbre et grand-père dans *Je me souviendrai... de presque tout*. Il faudra faire preuve de curiosité pour découvrir Jean-Paul Rouse en Monsieur Jourdain dans *Le Bourgeois gentilhomme* au Théâtre Antoine. Réussira-t-il à faire oublier l'impaya-

ble Christian Hecq dans la dernière version présentée à la Comédie-Française ?

Le manque de sang neuf

Julie Depardieu a choisi d'incarner la discrète maîtresse de Victor Hugo Juliette Drouet au Théâtre Marigny quand Marianne Basler clame les mots de l'incontournable Prix Nobel Annie Ernaux au Théâtre de l'Atelier.



De gauche à droite : Un château de cartes, avec Isabelle Gélina et Gérard Darmon ; La Misérable, avec Julie Depardieu ; La Jalouse, avec Michel Fau ; La Séparation, avec Léa Drucker et Catherine Miegel. (D. BUREAU/LEALPAC)

Les têtes d'affiche à suivre

■ François Morel dans « Art »
Art, sans aucun doute la pièce la plus célèbre de Yasmina Reza, a marqué les esprits et l'histoire du théâtre. La première représentation, mise en scène par Patrice Kerbrat, eut lieu il y a plus de trente ans à la Comédie des Champs-Élysées. Pierre Vaneck y tenait le rôle de Marc, Fabrice Luchini celui de Serge et Pierre Arditi interprétait Ivan. La pièce, acclamée, recut deux Molières. Depuis, les directeurs de théâtre n'ont cessé de la programmer. Trois ans, dont l'un a acheté un tableau blanc, « avec de fins lisérés blancs ». Le tableau n'est qu'un prétexte pour décortiquer la cervelle de ces trois personnages qui entrent dans un conflit interminable du vertige. Nous assistons à un jeu cruel de la vérité qui ne laisse personne indemne. Les racines de l'amitié révéleront-elles à ces coups de béche ? François Morel met en scène Art en compagnie de deux de ses camarades Deschamps, Olivier Saladin et Olivier Broche. Et puis y a-t-il une entrée plus géniale, plus percutante et plus simple que celle-ci : « Mon ami Serge a acheté

un tableau » ? La suite, on la connaît. On en croit la connaître. Et tout est là.
Au Théâtre Montparnasse (Paris 14^e).

■ Maxime d'Aboville dans « Les Justes »

Il quitte rarement la scène, Maxime d'Aboville. Ce passionné d'histoire, qui a fêté ses 45 ans cet été, s'attelle à sa première mise en scène. Et pas pour une pièce ordinaire puisqu'il a choisi *Les Justes*, d'Albert Camus. Les cinquantistes se penchent sur un groupe de terroristes appartenant au Parti socialiste révolutionnaire au moment de l'attentat contre le grand-tuc Serge, à Moscou, en 1905. « Albert Camus nous confronte à la question de la violence au nom de consciences supérieures de justice et d'humanité », explique Maxime d'Aboville. « Mais tous les personnages ont réellement existé et se sont conduits comme je le dis. J'ai seulement tâché de rendre vraisemblable ce qui était déjà vrai... », écrit l'écrivain. Arthur Cachia, Étienne Ménard, Oscar Voisin et Marie Wauquière, anciens élèves de l'acteur, l'ont

solicité pour les diriger. Le comédien est motivé, d'autant que Michel Bouquet, son maître, fut l'un des créateurs de la pièce.
Au Poche Montparnasse (Paris 6^e), à partir du 2 septembre.

■ Isabelle Gélina dans « Un château de cartes »

Dans une maison de campagne (décor de Stéfanie Jarre), Isabelle Gélina joue Caroline, une artiste peintre mariée tour à tour à Gérard Darmon et à Stéphane Wojtowicz. C'est ainsi que la décide Hadriac Raccach, l'auteur de cette comédie sur le couple mise en scène par Serge Postigo. La comédienne, née à Montréal, a marqué les esprits en donnant la réplique à Robert Hirsch dans *Le Père*, de Florian Zeller. Son rôle lui avait valu le Molière de la meilleure comédienne en 2014. « Elle est délicieuse à diriger, on n'a rien à lui dire, elle fait bien de suite », a dit d'elle Ladislav Chollat, qui l'a dirigée. Formée au Cours Florent et au Conservatoire d'art dramatique, notamment avec Michel

Bouquet et Daniel Mesguich, Isabelle Gélina a connu la célébrité avec la série à succès *Fais pas ça, fais pas ça*. Au service de Marivaux ou de Shakespeare, elle ne cesse de faire des étincelles au théâtre depuis que Jean Davy, de la Comédie-Française, le cousin germain de sa mère, lui a mis le pied à l'étrier. Elle avait 17 ans.
Au Théâtre des Nouveautés (Paris 9^e), à partir du 12 septembre.

■ Pierre Arditi dans « Je me souviendrai... de presque tout »

« Le grand-père (GP) est là, dans toute sa splendeur », écrit Alexis Macquart, auteur de la comédie *Je me souviendrai... de presque tout*, montée par Julien Boisselier. « GP », c'est Pierre Arditi, qui campe le rôle d'un comédien célèbre... Il vient demander à son fils (Nicolas Briancourt), écrivain en mal d'inspiration, d'écrire ses Mémoires. Mais son rejeton refuse d'être considéré comme « le fils de ». Il accepte toutefois que « GP » fasse enfin la connaissance de son petit-fils (Miguel Vander Lindon). Ça commence bien, le papi négligent a oublié son prénom ! Mais ce que leur apprend le jeune garçon va les déstabiliser. Pierre Arditi troque avec plaisir un rôle de scientifique renommé dans *Le Prix*, de Cyril Gely, aux côtés de Ludmila Mikail, contre celui d'un acteur qui est resté un enfant. Le sujet a dû lui plaire. Le texte « très bien écrit » d'Alexis Macquart, un humoriste qui avait été repéré par Jean Debouze, l'a emballé.
Au Théâtre Montparnasse (Paris 14^e), à partir du 18 septembre.

■ Isabelle Carré et Bernard Campan dans « Un pas de côté »

Anne Giffrieri a un indéniable savoir-faire, et le théâtre, après la télévision, devait lui ouvrir ses portes. Voilà qui est fait avec *Un pas de côté*. Mise en scène par l'auteur, l'album est le récit d'une rencontre sur un banc public. Catherine et Vincent, quinquagénaires, sont mariés tous les deux, mais ils prennent l'habitude de s'y retrouver, de parler, de rire, de se confier. Une bouffée de fraîcheur. Mais jusqu'à quand le charme va-t-il opérer ? Et quand on est bien installé dans sa vie, jusqu'où est-on capable de s'aventurer ? Ce banc sera-t-il

un tournant ou une parenthèse ? La délicieuse Isabelle Carré interprète Catherine, Bernard Campan est Vincent. Ils se sont rencontrés sur les planches - il y a six ans, dans *La Députée*, un triomphe - et se connaissent bien. Gageons que ce *Pas de côté* (avec aussi Hélène Babu, Kelly Gowry, Stanislas Stanic et Pierre-Antoine Suarez) ne sera pas un faux dans leur carrière.
Au Théâtre de la Renaissance (Paris 10^e), à partir du 18 septembre.

■ Didier Sandre et Anna Cervinka dans « Étitelles »

La saison 2023-2024 sera particulière pour la Comédie-Française, qui se délocalisera dans huit lieux parisiens et à Nanterre pour cause de travaux Salle Richelieu à partir du 16 janvier et jusqu'à la fin de la saison. Le Théâtre du Vieux-Colombier et le Studio-Théâtre auront, eux, une saison habituelle. C'est justement au Studio que l'on verra *Étitelles*, du Norvégien Jon Fosse, Prix Nobel de littérature 2023 et pour la première fois à la Comédie-Française. Mise en scène par Gabriel Dufay, *Étitelles* est un montage de quatre courtes pièces inédites et quelques textes et poèmes joués et dits par Didier Sandre, Anna Cervinka, Clément Bresson, Sefa Yehouah et Morgane Real. Il y est question d'une femme en demande de liberté qui désire renouer avec l'homme qu'elle a quitté, d'un homme qui démente de son foyer, certain de sa passion pour une jeune femme sans être sûr de la rejoindre, d'un autre homme en quête d'invisible et de secret, etc. Des éclats de vie, des existences anonymes qui pèchent. L'œuvre de Fosse se caractérise par une écriture très épurée. La langue est banale, l'intrigue est pauvre, quasiment absente, l'ensemble paraît très simple, mais l'auteur crée une tension extrême entre les personnages. Il y a une « musique » Fosse inoubliable. « La langue signifie tout à la fois une chose et son contraire et autre chose encore », affirme l'auteur.
Studio-Théâtre (Paris 1^{er}), à partir du 18 septembre.

■ Léa Drucker dans « La Séparation »

Omniprésente au cinéma, elle a défendu deux films au dernier Festival de

Exposition
au château
de Versailles

3 juin —
28 septembre
2025

LE GÉNIE
ET LA
MAJESTÉ
LOUIS XIV
PAR
LE BERNIN

Reservation obligatoire sur
chateauversailles.fr

CHATEAU DE VERSAILLES

En partenariat
avec :

LA CROIX
MUSEUM
MUSEUM
MUSEUM

© Chateau de Versailles / Paris - Design graphique : MUSEUM

dramatiques, mais qui attire le public.

Si les théâtres misent avec raison sur les « stars », on ne peut que déplore - mais sans doute ne sommes-nous pas à l'abri de quelques bonnes surprises ! - le manque de sang neuf du côté de l'écriture. On cherche encore une ou un dramaturge capable d'appliquer un traitement de choc à base de viande rouge à notre théâtre anémique. Une nouvelle ordonnance n'a pas encore été prescrite. On guette la nou-

velle Yasmine Reza. On cherche le nouveau Michel Vinaver. Nous en avons assez de ces romans mielleux remixés pour la scène.

Quant à la Comédie-Française, elle sera privée de la Salle Richelieu en janvier prochain pour cause de travaux. Mais d'ici là, la Maison de Molière y programme une reprise, les joyeuses Fourberies de Scapin, portées par Denis Podalydès. Une valeur sûre. ■



Cannes... Léa Drucker revient au théâtre après six ans d'absence. La dernière fois, c'était en 2019, s'illustrant en Môme Crevette de La Dame de chez Maxim, de Feydeau, dans la mise en scène de son ami Zabou Breitman. Là, dans l'unique pièce de Claude Simon, *La Séparation*, elle s'attaque à un registre radicalement différent. « Vêtu d'une très simple robe de chambre en toile blanche », elle incarne Louise, la femme d'un « couple en crise ». Sur la scène des Bouffes Parisiens, elle cloisonne deux cabinets de toilette. Celui de Louise et de son mari, joué par Pierre-François Garot. Et celui des parents de ce dernier, Catherine Hegel et Alain Libolt. Après Marivaux, Alain Françon monte un huis clos du ton de la tension va crescendo. « Vous êtes gentille. Vous êtes un ange », assure la belle-mère de Louise. Pas si sûr. Léa Drucker trouvera dans ce rôle complexe l'opportunité d'exploiter toute sa palette de jeu.

Au Théâtre des Bouffes Parisiens (Paris 2), à partir du 24 septembre.

■ Myriam Boyer dans « La Corde »

Qui dit La Corde dit Hitchcock. Un film de 1948 qui fera date pour le réalisateur. Ce n'est pas son meilleur mais il marque sa filmographie par son style singulier. En effet, ce huis clos (d'après la pièce de Patrick Hamilton, *Rope's End*), l'histoire d'un meurtre sans actes ni entracte, sera une expérience radicale pour le maître du suspense : filmer une pièce de théâtre comme s'il s'agissait d'un seul plan. De quoi s'agit-il ? Deux étudiants assassinent l'un de leurs camarades et dissimulent le cadavre dans un coffre au milieu du salon, où ils organisent un cocktail pour les parents et amis de la victime. Pervers ? Oh oui. Rejouons ? Et comment ! Nous assistons sans rechigner à ce cocktail macabre mis en scène par Guy-Pierre Couleau avec une belle distribution (Grégori Derangère, Myriam Boyer, Audran Cattin...) au Studio Marigny. Peut-être l'endroit où il faudra être en cette rentrée.

Au Studio Marigny (Paris 8), à partir du 24 septembre.

■ Julie Depardieu dans « La Misérables »

Après avoir interprété Magda Goebbels

dans *Bunker*, de Christian Simeon, Julie Depardieu a été emballée par le portrait de Juliette Drouet brossé par Catherine Privat. Née Juliette Gauvain en 1806, l'actrice orpheline fut la maîtresse de Victor Hugo pendant près de cinquante ans, de 1833 à sa mort. Elle l'a aimé passionnément malgré ses défauts, dont son infidélité, jusqu'à lui sacrifier sa carrière. Elle a écrit plus de 22000 lettres au génie qu'elle surnomme « Toto ». Également sa muse, elle l'inspire pour les personnages de Cosette et de Fantine dans *Les Misérables*. Julie Depardieu considère Juliette Drouet comme une « victime consentante » de l'écriture. « Habitee », elle entend raconter la vérité sur leurs amours dans les moindres détails. Dirigée par Stephan Druet Toukaleff, son complice dans *Bunker*, seule sur scène, accompagnée par des airs de Beethoven, elle lui prêterait sa fougue avec allant.

Au Studio Marigny (Paris 8), à partir du 3 octobre.

■ Michel Fau dans « La Jalouse »

Encore un Guitry ? Oui, mais mis en scène et interprété par Michel Fau. Voilà un plat qui ne se refuse pas. Surtout dans une des plus belles et plus féroces du maître bavard et prince sans rire, *La Jalouse*, dont Marcel Achard disait : « Je tiens La Jalouse pour une des plus parfaites, des plus comiques, des plus parfaites et des plus complètes comédies écrites depuis Molière par un Français ». Les chevilles de Guitry n'avaient pas besoin de cela pour enfler. Il est vrai que cette pièce n'est pas pliquée des vers. Elle remonte à 1915 et entra au répertoire de la Comédie-Française en 1932. Voilà Albert Blondel et sa femme, Marthe, la mère de celle-ci, un homme de lettres plaigiaire, un détective privé burlesque, une impayable dactyle, deux valets et une femme de chambre, et en avant la zizique féroce, gaie et cynique de Guitry ! Un galop en trois actes sur la jalouse considérée comme une incurable maladie. Aux côtés de Michel Fau, Gwendoline Hamon, Geneviève Casle, Alexis Moncorge, Fabienne Galula... Une bonne façon pour le Théâtre de la Michodière, ce temple Art déco du boulevard, de fêter ses 100 bougies !

Au Théâtre de la Michodière (Paris 2), à partir du 10 octobre. ■

Entre Frankenstein et Poutine, les monstres se montrent à la Mostra

Étienne Savin Envoyé spécial à Venise

Guillermo del Toro rate son adaptation du roman de Mary Shelley, tandis qu'Olivier Assayas réussit à transposer à l'écran « Le Mage du Kremlin ».

Week-end monstrueux à la Mostra, avec certains des longs-métrages les plus attendus de la compétition au programme. Des œuvres peuplées de créatures inhumaines, dans tous les sens du terme.

Le Frankenstein de Guillermo del Toro a ouvert le bal. Une production Netflix. Quelques timides huées sont descendues des travées à l'apparition du sigle de la plateforme de streaming sur l'écran de la Sala Darsena. On est loin de la bronca mais un certain agacement se fait sentir sur le Lido. La firme de Ted Sarandos est bien servie à Venise, trop bien à l'aune de ses films on les pour le lion d'or, souvent décevants. Jay Kelly, la comédie inoffensive de Noah Baumbach avec George Clooney, l'a encore prouvé en début de festival. Alberto Barbera, le directeur de la Mostra, peut répéter que les studios américains sont en crise et que les streamers ont pris le relais du cinéma d'auteur, il oublie de préciser qu'ils ne découvrent aucun nouveau cinéaste et se contentent de signer des chèques en blanc à des réalisateurs déjà installés et souvent peu inspirés - voit *The Irishman*, de Scorsese, ou *Barbie*, d'Inarritu.

Le Frankenstein de Del Toro, 120 millions de dollars de budget, confirme la malediction de ce picote faustien. Le cinéaste mexicain, lion d'or en 2007 avec *La Forme de l'eau*, n'a jamais retrouvé la poésie de ses débuts (*L'Échine du diable*, *Le Labyrinthe de Pan*) en posant ses valises à Hollywood, mais il avait su continuer à transmettre son goût des monstres et du bizarre (*Hellboy*, *Nightmare Alley*). Après *Pinochio* en stop motion, il revient à la prise de vue réelle en adaptant *Frankenstein* ou *Le Prométhée moderne*, roman de Mary Shelley écrit en 1818 qui le hante depuis l'enfance lorsqu'il découvre le film de James Whale avec Boris Karloff. Il faut près de deux heures trente à Del Toro pour narrer l'histoire de Frankenstein (Oscar Isaac), bien décidé à vaincre la mort après la perte de sa mère adorée, et de sa créature sans nom (Jacob Elordi, toujours beau sous les couches de maquillage), cadavre ramené à la vie par la science et l'orgueil d'un inventeur, condamné à une existence de paria au vitans aeternum. Un patchwork de plusieurs morceaux de cadavres précisément, glanés sur les champs de bataille.

Del Toro injecte un peu de *La Belle et la Bête* chez Mary Shelley - Elizabeth, la belle-sœur de Victor, est la seule femme dans ce monde de brutes. Un peu de Hulk aussi, à travers la force surhumaine de sa créature. Bien sûr, le monstre n'est pas celui qu'on croit. Guillermo del Toro, Tim Burton sans humour, signe un spectacle techni-



Jude Law (à gauche, aux côtés de Paul Dano) incarne avec justesse Vladimir Poutine dans *Le Mage du Kremlin*. CAROLIE BETHUEL, 2025 © CORTINA FILM

quement irréprochable, à l'imagerie gothique soignée. Mais sa créature indestructible et ses turpitudes laissent d'étrangement indifférent.

Comme le best-seller de Giuliano da Empoli, *Le Mage du Kremlin*, d'Olivier Assayas, est un bon travail de vulgarisation, avec une prime au divertissement, entre thriller géopolitique et film de gangsters à la Scorsese

Autre monstre froid mais bien plus intéressant, le Poutine joué par Jude Law dans *Le Mage du Kremlin*, d'Olivier Assayas, adaptation du best-seller de Giuliano da Empoli tourné en anglais avec des stars internationales. Law n'apparaît qu'au bout d'une heure de film et se montre convaincant. Il le produit à la perfection la moue du président russe - c'était déjà par la bouche que Sebastian Stan croquait Donald Trump dans *The Apprentice*. Mais le personnage central reste le fictif Vladimir Baranov (Paul Dano, excellent), artiste, producteur de télé-réalité dans les années 1990 puis conseiller officieux du « Tsar », patron du FSB (ex-KGB) déterminé à « restaurer l'intégrité de la Fédération de Russie » en devenant un autocrate impitoyable.

Assayas a écrit le scénario avec Emmanuel Carrère - l'auteur de

Kolkoze apparaît le temps d'une réplique, on croise aussi Limonov en chef de milice nationaliste. Il mêle habilement les époques, les régimes d'images (archives et reconstitution), les lieux - on voyage de Moscou à New York, en passant par Londres et la Côte d'Azur. Guerre en Tchétchénie, en Crimée, mise au pas des médias et des oligarques, naufrage du Koursk, Maidan, organisation des JO d'hiver à Sochi... L'ascension de Poutine s'arrête en 2014, bien avant la guerre en Ukraine, mais contient en germe le belicisme de sa politique impérialiste. Comme le livre, le film est un bon travail de vulgarisation, avec une prime au divertissement, entre thriller géopolitique et film de gangsters à la Scorsese.

Autre monstre, endormi celui-ci, le Vésuve, filmé en noir et blanc dans *Sotto le mure*, du documentariste multiprimé Gianfranco Rosi (lion d'or avec *Sacro GRA*, ours d'or avec *Fuocoammare*). Un portrait très peu éruptif de la baie de Naples à l'ombre du volcan à travers divers personnages et autant de vignettes - un peu rare qui traque les pilliers de tombes, un vieil homme qui fait du soutien scolaire à des enfants, un pompier d'un centre d'appels qui rassure la population, des archéologues japonais qui fouillent la villa Augustina. Sinon, un cinéma passe des extraits de films (*Les Derniers jours de Pompéi*, *Voyage en Italie*) devant des fauteuils vides avant de tomber en ruines. Un cauchemar de cinéphile qui ressemble à un rêve de Netflix. ■

Théâtre
ÉDOUARD VII
PASCAL LEGROS

TRIOMPHE, REPRISE !

STÉPHANE DE GROODT
SYLVIE TESTUD
CLOTILDE COURAU
STÉPHANE FACCO

La Vérité

Une pièce de **Florian ZELLER**
Mise en scène **Ladislav CHOLAT**

TheatreEduard7.com

SCÈNES

« Art »

Théâtre

Yasmina Reza

En recentrant sur l'amitié la célèbre pièce qui critique l'art contemporain, les anciens Deschiens émeuvent.

Triomphe dès sa création en 1994, « Art » – les guillemets ont leur importance –, de Yasmina Reza, a emporté l'adhésion du public autant qu'elle a agacé par sa critique de l'art contemporain. Grâce aux Deschiens, la pièce trouve ici une nouvelle teinte, joyeuse. Amis dans la vie, François Morel, qui signe aussi la mise en scène, Olivier Broche et Olivier Saladin – membres de la troupe emmenée par Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff sur Canal+ dans les années 1990 – lui donnent esprit et candeur. Et font ressortir moins le pamphlet contre toute nouvelle forme d'art qu'une réflexion sur l'amitié. En hommes vieillissants et parfois misérables, les trois acteurs touchent.

Il y a toujours cet intérieur bourgeois dépouillé, signé Édouard Laug, scénographe de la toute première version. Y trônent un canapé et le fameux monochrome blanc que rayent à peine quelques fines diagonales grisâtres. Marc, Serge et Yvan, respectivement ingénieur, dermatologue et employé dans une papeterie, se connaissent depuis trente ans – quinze ans dans le texte d'origine. Ce qui ne les empêche pas de se déchirer autour de ce tableau qualifié de « merde » par Marc. Lequel ne comprend pas cet achat par son ami Serge, s'empare contre lui et bientôt contre Yvan. « Art » n'est pas sans rappeler *Pour un oui ou pour un non*, de Nathalie Sarraute (1900-1999), qui y faisait aussi naître une dispute à partir d'une simple remarque. À quoi tiennent nos amitiés ? « Art » ne donne pas de réponse. Mais questionne avec une psychologie simple et percutante nos attachements aux autres et à nous-mêmes. > Kilian Orain

11h30 | Mise en scène François Morel

Théâtre Montparnasse, Paris 14^e

tél. : 01 43 22 77 74

Le grand « Art » des ex-Deschiens

Anthony Palou

La célèbre pièce de Yasmina Reza revient au Théâtre Montparnasse avec, dans le rôle des trois amis, François Morel, Olivier Broche et Olivier Saladin. Grandiose.

C'est une pièce qu'on ne présente plus. Elle a été montée pour la première fois il y a trente ans et, non seulement elle n'a pas pris une ride, mais elle s'est bonifiée. C'est peu dire qu'elle a résisté à la rouille. N'appelle-t-on pas cela un classique ? C'est une tragicomédie au comique brillant, mais aussi une histoire terrible, et qui témoigne d'une observation très pénétrante des mœurs de nos contemporains. Bref, une œuvre majeure de Yasmina Reza reprise cette saison avec un trio d'acteurs hors norme, trois amis dans la vie, trois complices puisqu'il s'agit de trois Deschiens qu'on ne présente également plus : François Morel, Olivier Broche et Olivier Saladin.

Morel incarne Marc, Broche interprète Serge et Saladin, Yvan. *Art*, c'est l'histoire d'une amitié. Serge est un médecin dermatologue. La quarantaine. Il aime l'art moderne et Sénèque. Marc est ingénieur dans l'aéronauti-

que. Il a des goûts plus traditionnels et ne comprend absolument pas que son ami Serge ait pu acheter « un tableau blanc avec des liserés blancs », une « merde » à 40 000 euros. Quant à Yvan, représentant dans une papeterie, il considère qu'il a raté sa vie professionnelle. Il va se marier et n'aime pas mais pas du tout les conflits. Il est neutre.

Les disputes esthétiques autour du « tableau blanc » ne tarderont pas à se dégrader. Les trois protagonistes vont en découdre, détricoter et reticoter leur amitié qui ne serait, au fond, qu'un gouffre de ressentiment et de jalousie larvés. *Art* est un drame hilarant, pervers, un féroce carnage et ne laisse personne indemne, y compris le spectateur. Le tableau n'est ici, bien sûr, qu'un prétexte. Serge aurait pu s'acheter un téléphone high-tech ou une machine à laver, le fond du problème eut été exactement le même.

François Morel, qui assure la mise en scène, a joué l'assurance en reprenant



Ce qui fait la qualité du spectacle est la véritable amitié qui existe entre les trois acteurs. Une proximité qui change tout.

le scénographe Édouard Laug et Laurent Béal pour la lumière, maîtres d'œuvre de la première mise en scène de 1994. Le décor : un canapé, un pouf, deux petites tables, une chaise et deux tableaux (qui changent quand on passe de l'appartement de l'un à l'autre). La seconde scène, celle où Serge présente son tableau blanc à Marc reste une scène d'anthologie. Il faut bien observer François Morel lorsqu'il contemple la « merde » acquise par son ami. Il y a chez lui toute la subtilité de l'acteur d'une autre époque. Il y a chez lui du Buster Keaton et du Max Sennett. Ses

dons d'expressions muettes atteignent ici des sommets. Il est une atmosphère à lui tout seul. Quant aux deux Olivier (Broche et Saladin), ils pénètrent l'âme de leur personnage comme si la pièce avait été écrite pour eux.

Une redécouverte

Ce qui fait la qualité de ce spectacle, de cet *Art* qui nous remet en tête nos années Deschiens, c'est justement la véritable amitié qui existe entre ses trois acteurs. Et cette proximité change tout. Ils sont à contre-emploi mais en même temps dans une pure réalité. Cette

énigme reprise n'est pas une simple reprise, c'est une redécouverte de ce redoutable règlement de comptes. Il faut saluer le directeur de lumière, cette lumière qui serait comme le quatrième personnage de ce huis clos grinçant. Un acteur se retrouve parfois dans l'ombre afin de mettre en avant la parole toujours percutante de son interlocuteur. Ici, pas de rivalité entre les comédiens. Ils savent partager leur talent. Tous à égalité. Le fameux monologue d'Ivan sur les deux belles-mères qui veulent figurer sur le carton d'invitation de son mariage est un des grands moments de ce spectacle sans aucun temps mort.

Rarement au théâtre, nous avons vu le public applaudir entre chaque « scène » - cet enthousiasme est parfois gênant - considéré comme des « sketches » d'anthologie. On se souviendra celle des olives et de cette réplique atroce de Marc pour qui les amis ne sont rien « en dehors de l'espoir que je porte en eux ». Marc est tranchant comme une feuille de boucher. De son « ami » Yvan, il déclare, froid : « Yvan est un garçon tolérant, ce qui est en matière de relations humaines le pire défaut. » Ça fait mal, ça fait rire. L'amitié est bâtie sur un égoïsme plus ou moins consenti, il est une pièce montée d'amours-propres, une maladie de l'épiderme fondé sur un manque de confiance réciproque. À la fin, tombe la neige sur une chanson de Françoise Hardy, *L'Amitié*. Quand elle fond, où va le blanc ? se demandait le poète. *Art* est une pièce à fleur de peau. La peau se ride avec le temps. Pas le grand théâtre. La preuve. ■

Au Théâtre Montparnasse, Paris (14^e).

Le Monde

Dans « Art », trois anciens Deschiens rejouent le conflit entre amis

Au Théâtre Montparnasse, à Paris, François Morel, Olivier Saladin et Olivier Broche reprennent avec bonheur la pièce de Yasmina Reza

THÉÂTRE

Une standing ovation a accueilli, mercredi 27 août, la première parisienne d'« Art », la pièce culte de Yasmina Reza, reprise, trente ans après sa création, par François Morel, Olivier Saladin et Olivier Broche, au Théâtre Montparnasse. On prend un plaisir fou à retrouver, réunis sur scène, ces trois anciens inoubliables Deschiens, dans un spectacle devenu intemporel, tant par son sujet que par sa qualité d'écriture. « Art », c'est l'histoire de l'achat d'un tableau contemporain aussi cher que blanc, qui va mener à un cataclysme amical pour une affaire de goût. Sur quoi est basée l'amitié, qu'est-ce qui peut l'ébranler, connaît-on vraiment ses amis, leur dit-on vraiment tout ?

En 1995, Fabrice Luchini, Pierre Arditi et Pierre Vaneck triomphaient dans la première version d'« Art », mise en scène par Patrice Kerbrat. Depuis, la pièce a été tra-

duite en 35 langues, jouée à travers le monde, et reprise en France, notamment en 2018, avec Charles Berling, Jean-Pierre Darroussin et Alain Fromager. Cette tragi-comédie à la mécanique irrésistible va comme un gant aux trois artistes de l'ancienne bande de Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff. Est-ce parce qu'ils sont amis dans la vie depuis longtemps ? Le trio, mis en scène par François Morel, fonctionne à merveille.

Que l'on ait déjà assisté à l'une des versions précédentes ou que l'on rencontre cette histoire pour la première fois, peu importe. Le bonheur de (re)découvrir ce texte demeure intact. Olivier Broche est Serge (auparavant joué par Fabrice Luchini, puis par Alain Fromager), dermatologue amateur d'art qui a dépensé 40 000 euros pour acquérir cette fameuse toile blanche striée de trois lignes presque... blanches qu'il juge « modernissime ». François Morel est Marc (déjà interprété par Pierre Vaneck,

puis Charles Berling), ingénieur en aéronautique. Sûr de son bon sens, il juge que le tableau est « une merde ». Olivier Saladin est Yvan (incarné dans le passé par Pierre Arditi, puis Jean-Pierre Darroussin), un vieux garçon bientôt marié, à la vie professionnelle sans saveur. De nature tolérante, il n'a pas vraiment d'avis, déteste les embrouilles, et savoir que Serge s'est fait plaisir en achetant cette œuvre lui suffit.

Mémorables performances

Dans un décor beige à l'allure monacale, agrémenté de deux panneaux sur lesquels défilent différentes peintures (indiquant chez lequel des trois amis on se trouve), puis des ambiances climatiques de pluie et d'orage symbolisant la tension qui monte entre eux (parti pris visuel inutile), le trio s'engage dans une joute verbale passionnante. Au fur et à mesure des désaccords suscités par ce fameux tableau, les mots

Si cette comédie humaine n'a pas pris une ride, c'est aussi grâce à l'interprétation de ce trio à l'évidente complicité

deviennent de plus en plus durs, cruels, les rancœurs et les failles se révèlent, les caractères s'affirment. Serge se fait snob, Marc devient égocentrique, Yvan trop sensible à cause de sa faiblesse.

Spectateur de cette chamailleries absurde qui se transforme en querelle grinçante et féroce, le public est captivé par ce conflit entre amis, empreint d'un humour dévastateur, dans lequel chacun a sa part de responsabilité. On assiste à l'explosion d'une

relation de trente ans dont on se demande comment elle a pu perdurer aussi longtemps, tant ces trois amis se sont menti entre eux et à eux-mêmes.

Si cette comédie humaine n'a pas pris une ride, c'est aussi grâce à l'interprétation de ce trio à l'évidente complicité. Leur jeu précis, profond, prend sans doute ses racines dans le collectif qu'ils ont connu à l'époque de la troupe des Deschiens au théâtre, puis sur Canal+ dans les années 1990. Dans « Art », ils ne refont surtout pas les Deschiens, mais défendent leurs personnages avec une remarquable palette de nuances et de sincérité.

L'une des forces du texte de Yasmina Reza est de donner à chacun le même équilibre de parole pour se défendre et ainsi dévoiler son vrai tempérament. Plus Marc (François Morel) est en retenue, plus il devient odieux, allant jusqu'à déblatérer contre la femme de l'un de ses amis. Plus Serge

(Olivier Broche) est obsédé par son tableau, plus il perd son discernement. Plus Yvan (Olivier Saladin) tente de réconcilier le trio, plus il perd pied. Certains monologues, comme celui d'Olivier Saladin racontant l'impossible élaboration du faire-part de son mariage, constituent de mémorables performances.

Avec ce nouveau trio, le « classique » de Yasmina Reza se déguste avec bonheur. La pièce a trente ans, comme l'aventure des Deschiens, comme l'amitié qui lie ces trois comédiens. Sans doute est-ce le bon moment pour revisiter avec eux la nature de nos attachements amicaux qui, contrairement au tableau, n'a pas de prix. ■

SANDRINE BLANCHARD

« Art », de Yasmina Reza, mise en scène de François Morel. Avec Olivier Broche, François Morel, Olivier Saladin. Théâtre Montparnasse, Paris 14^e. Jusqu'au 20 décembre. De 23 € à 59 €.

Le Canard enchaîné

Le Théâtre

Art

(Le Morel au beau fixe)

FORCÉMENT, on joue aux devinettes. En 1994, à la création de ce classique qu'est très vite devenu « Art », comédie à trois personnages de Yasmina Reza jouée dans le monde entier, qui donc incarnait Serge ? Serge, celui qui achète un tableau tout blanc « d'environ un mètre soixante sur un mètre vingt » pour la somme de « deux cent mille francs » (soit aujourd'hui 40 000 euros) ? Fabrice Luchini.

Et dans la version de 2019 ? Alain Fromager. Ah. Et Marc, celui qui se scandalise que son vieil ami de quinze ans ait acheté aussi cher « cette merde », comme il le lui dit d'emblée, dans la première scène qui va tout déclencher ? Pierre Vaneck, puis Charles Berling. Bon. Et Yvan ? Yvan, le plus beau, le plus touchant

et subtil de ces trois rôles, Yvan, celui qui n'a pas d'avis sur ce tableau blanc, qui s'en fiche, qui multiplie les emplois précaires alors que ses deux amis gagnent bien leur vie, qui veut juste passer une bonne soirée pas compliquée avec eux, qui a perdu 4 kilos parce qu'il va se marier bientôt avec une jeune femme « hystérique », qui essaie de calmer le jeu entre ses deux amis, qui se déchainent, se disent des horreurs, et vont finir par mettre à nu ce que

ce différend esthétique sur le tableau blanc révèle de leur amitié...

Yvan, ce fut d'abord Pierre Arditi. Puis Jean-Pierre Darroussin. Aujourd'hui, Olivier Saladin. Qui joue avec Olivier Broche (Serge) et François Morel (Marc), lequel signe aussi la mise en scène.

Laquelle est sobre, fidèle à l'original, épicée d'une délicieuse scène muette (les trois amis crachent des noyaux d'olive dans une bassine et rient comme des

gamins). Et nous permet de goûter au mieux ce miracle d'originalité (le thème), de dosage (courtes scènes où deux amis échangent, puis deux autres, puis les trois, rares apartés où l'on apprend ce que l'un des amis pense de l'autre), d'humour vache, de précision.

Surtout : la pièce est généreuse avec le genre humain. Malgré l'orage, les trois amis restent amis. Cette histoire d'une vieille amitié qui tient bon : un vrai conte de fées !

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre Montparnasse, à Paris, jusqu'au 20/12. À lire : « On vient de loin - Œuvres choisies », de Yasmina Reza, Gallimard, 1 024 p., 29 €.

Le Point



THÉÂTRE

L'Art de François Morel

Trois amis et un tableau blanc, acheté par l'un de ces vieux copains la bagatelle de 40 000 euros. Motif ténu, à partir duquel Yasmina Reza a composé une brillantissime dramaturgie du goût des autres, du temps qui passe et de l'amitié qui résiste à tout, même à la mauvaise foi. *Art* est un classique. Mais, mise en scène par François Morel, qui joue avec ses deux complices et amis des

Deschiens, Olivier Broche et Olivier Saladin, **cette pièce culte atteint des sommets de drôlerie, se teinte d'une folie jouissive dont on ne se remet pas.** Il faut voir Morel jouer les Fouquier-Tinville du bon goût, Broche se draper dans sa défense bêtasse du modernisme à tous crins, Saladin grimper dans les tours lorsqu'il évoque, à bout de nerfs, son envahissante famille. Il faut voir les trois amis régler de vieux comptes rances, se coller des beignes moins pour un tableau que par fidélité à l'amour qu'ils se portent. Formidable ●

VIOLAINE DE MONTCLOS

Art, de Yasmina Reza, mise en scène de François Morel, au Théâtre Montparnasse, à Paris.

THÉÂTRE

FRANÇOIS MOREL NE MANQUE PAS D'ART

Faut-il rappeler de quoi il s'agit ? Dermatologue aisé, Serge achète un tableau (presque tout) blanc pour 40 000 euros. Marc, qu'il connaît depuis trente ans, se moque de cet achat et qualifie l'œuvre de merde tout en rappelant tout le mal qu'il pense de l'art contemporain, du progrès, de son époque, etc. Fâcherie. Yvan, le troisième de la bande, tente de les réconcilier maladroitement : en se disant tour à tour d'accord avec chacun. Résultat : il devient la cible des deux autres, trop heureux de moquer son caractère indécis, flasque, pleutre. Et Marc et Serge d'en profiter pour s'attaquer aussi à sa vie sentimentale et familiale hasardeuse. Au risque de se voir confrontés à la leur. Le règlement de comptes ira très loin. Et si leur vieille amitié était un leurre ? L'amitié consiste-t-elle à tout se dire ou à taire les mauvaises pensées ?

Qu'est-ce qui définit une œuvre classique ? Sa pérennité. Son universalité. Son intemporalité. Son éternité. Autrement dit : sa constante modernité. Ce que dit un des personnages du chef-d'œuvre de Yasmina Reza à propos de *La Vie heureuse*, de Sénèque, est valable pour sa propre pièce. D'où son succès, en France comme à l'étranger, depuis sa création en 1994. Luchini, Arditi et Vaneck étaient inoubliables ; Morel, Broche et Saladin ne seront pas loin de l'être. Ils réussissent en tout cas à faire oublier le souvenir de leurs glorieux aînés en s'appropriant le texte de la dramaturge pour l'incarner autrement. Individuellement, avec



quelques morceaux de bravoure exceptionnels, et collectivement. Surtout collectivement. Avec la reconstitution de la troupe des Deschiens, cette version admirablement mise en scène (avec de subtiles petites touches « moreliennes ») apporte une sincérité supplémentaire dans l'interprétation. Les trois sont de vrais amis de plus de trente ans, ce qui rend leurs dialogues, leurs disputes, leurs déballages encore plus saisissants – et hilarants. Passent dans toute la salle les ondes d'émotion réelle qui circulent entre les comédiens. Ceux-ci font mieux que jouer leurs rôles : ils les vivent.

Jean-Christophe Buisson

Art, de Yasmina Reza, mis en scène par François Morel, avec lui-même, Olivier Broche et Olivier Saladin, Théâtre Montparnasse (Paris 6^e).

Trois spectacles à voir



La Petite Boutique des horreurs

Film de Roger Corman (1960), puis comédie musicale de Howard Ashman et du compositeur Alan Menken, *Little Shop of Horrors* reste cinq ans à l'affiche de Broadway, où elle a été créée en 1982. Cette fois, c'est le duo Christian Hecq et Valérie Lesort qui le revisite. *La Petite Boutique des horreurs* (avec Judith Fa et Marc Mauillon, photo), histoire surréaliste où Seymour, apprenti fleuriste, cultive en secret une plante carnivore, est réorchestrée par Arthur Lavandier et interprétée par l'orchestre Le Balcon. Horifique et désopilant. • **L.C.**
D'Alan Menken, mise en scène Christian Hecq et Valérie Lesort, du 12 septembre au 12 octobre, au Théâtre de la Porte Saint-Martin, à Paris. portestmartin.com



Ça va, ça va

Après un passage aux Bouffes Parisiens, Camille Chamoux (photo) revient à Paris, au Théâtre de l'Atelier, avec son spectacle *Ça va, ça va*. Sur scène, l'humoriste se questionne sur l'âge et ses (nouvelles) problématiques : la santé, la santé mentale, la mort... Avec sa poésie et son débit mitraillette, elle partage avec humour et sincérité ses angoisses intimes : des thèmes universels. À ses côtés sur scène, le piano de Gabriel Mimouni devient un personnage à part entière. Un spectacle cathartique. • **M.G.**
Écrit, interprété et mis en scène (avec Cédric Moreau) par Camille Chamoux. Les dimanches à 19 heures, du 14 septembre au 26 octobre, au Théâtre de l'Atelier, à Paris. theatre-atelier.com



Art

D'Art, la pièce culte de Yasmina Reza (1994), on connaît le pitch : trois vieux amis sont face à un tableau blanc que l'un d'eux vient d'acheter. Le deuxième s'offusque, le troisième temporise. La pièce est reprise par le trio des ex-Deschiens François Morel, Olivier Saladin et Olivier Broche (photo). Mise en scène par le premier, elle sera vue sous l'angle de l'amitié : « C'est quoi, de vieux amis ? », se demande-t-il, et de répondre : « Peut-être un certain sens de l'humour, le plaisir de s'engueuler, de se contredire. La jouissance de la mauvaise foi, la joie de la réconciliation... Le bonheur d'être vivant. » • **L.C.**
De Yasmina Reza, mise en scène François Morel, au Théâtre Montparnasse, à Paris. theatremontparnasse.com

Du mercredi 10 septembre 2025

N° 4036



© Manuelle Toussaint

Trente ans après la création de la pièce de Yasmina Reza, François Morel, Olivier Broche et Olivier Saladin reprennent les rôles devenus classiques de Marc, Serge et Yvan. Événement de rentrée au Théâtre Montparnasse.

Une banane collée sur un mur, un carré blanc sur fond blanc, de l'outrenoir pour révéler la lumière : l'histoire des arts est riche en occasions de renouveler la querelle des Classiques et des Modernes. Le bon sens et la tradition, en réaction aux délires du toc et du chiqué, appellent un chat, un chat, et « une merde blanche », « une merde blanche ». Serge, dermatologue incapable de comprendre que la verrue monochrome qu'il a achetée une fortune est sans intérêt, se fait recadrer par Marc, ingénieur rationnel et sincère, intransigent comme Alceste. Yvan ménage la chèvre et le chou mais peine à résister entre le marteau et l'enclume.

Du malheur des intégristes

La pièce de Yasmina Reza continue de faire rire, trente ans après ses débuts à la Comédie des Champs-Élysées, dans la mise en scène inaugurale de Patrice Kerbrat. **François Morel la reprend avec certains de ses créateurs**

d'alors (Edouard Laugh pour la scénographie, Laurent Béal aux lumières) et les membres de sa famille de cœur. Olivier Broche et Olivier Saladin sont avec lui sur scène pour interpréter cette dispute amicale qui, au-delà du prétexte de savoir ce qui fait le goût et dicte le beau, interroge ce qui titille tous les attachements : peut-on être en désaccord et s'aimer quand même ? Peut-on aimer ses amis plus fort que ses idées et malgré les leurs ?

Des Deschiens aux bobos

Les comédiens, amis à la ville et complices sur scène depuis *La Famille Deschiens*, retrouvent les accents de leurs premiers succès communs : Olivier Broche en esthète incompris, Olivier Saladin en pataud confus, et François Morel en terrien allergique aux nuées. « Plutôt qu'argent entasser, mieux vaut amis posséder », disait Gogol. **En trente ans, le talent comique de la tripléte clownesque n'a pas pris une ride et établit avec finesse qu'il est sage d'éviter les conflits inutiles : il faut savoir mettre de l'eau dans son vin pour continuer à trinquer !** La rentrée théâtrale commence en fanfare avec ces retrouvailles et cet éloge touchant de l'amitié.

Catherine Robert

Guide critique

Sélection critique par
Kilian Orain

«Art»

De Yasmina Reza, mise en scène de François Morel. Durée : 1h30. Jusqu'au 20 déc., 19h (du mar. au sam.), 16h30 (sam.), Théâtre Montparnasse, 31, rue de la Gaîté, 14^e, 01 43 22 77 74. (10-59€).

TTT Triomphe dès sa création en 1994, «Art» – les guillemets ont leur importance –, de Yasmina Reza, trouve ici une nouvelle teinte, jouissive, grâce aux Deschiens. Amis dans la vie, François Morel, qui signe aussi la mise en scène, Olivier Broche et Olivier Saladin lui donnent esprit et candeur. Et font ressortir moins le pamphlet contre toute nouvelle forme d'art qu'une réflexion sur l'amitié. Il y a toujours cet intérieur bourgeois dépouillé où trônent un canapé et le fameux monochrome blanc que rayent à peine quelques fines diagonales grisâtres. Et qui cristallise les tensions entre Marc, Serge et Yvan, amis depuis trente ans (quinze ans dans le texte d'origine). Sur le mystère de l'amitié, «Art» ne donne pas de réponse. Mais questionne avec une psychologie simple et percutante nos attachements aux autres et à nous-mêmes.



«Art» Jusqu'au 20 déc., au Théâtre Montparnasse.

PARIS | THÉÂTRE Jean-Paul Rouve, François Morel, Julie Depardieu, Michel Cymes... Tour d'horizon de cette rentrée portée par des têtes d'affiche, qui proposeront moult spectacles à savourer.

Ils vont brûler les planches

Sylvain Merle

HUMOUR, drame et suspense sont au programme des théâtres parisiens, avec des distributions prestigieuses. Notre sélection.

■ François Morel et les Deschiens

François Morel et ses copains des Deschiens, Olivier Broche et Olivier Saladin, sont trois vieux amis réunis autour d'un tableau blanc que l'un a acheté à prix d'or. Le second trouve ça inepte, le troisième ménage l'un et l'autre... Morel s'empare du jubilaire, féroce et drôle « Art », la pièce de Yasmina Reza.

Théâtre du Montparnasse, (Paris XIV^e), actuellement, de 10 € à 59 €.

■ Philippe Torreton, truculent Figaro

La passion entre Figaro et Suzanne sera-t-elle sacrifiée au profit du comte qui veut posséder la promise ? Il faudra ruser... Léna Bréban met en lumière toute l'actualité du « Mariage de Figaro » de Beaumarchais, monté avec un Philippe Torreton alerte et espiègle. Un tourbillon de comédie.

La Scala (Paris X^e), actuellement, de 15 € à 56 €.

■ Thierry Frémont et Nicolas Vaude face-à-face

Dans « Une heure à t'attendre », Frémont et Vaude s'offrent un huis clos tendu entre un mari et l'amant de sa femme, un duel qui interroge l'amour et le couple avec élégance et profondeur, humour aussi, ménageant dans sa construction ce qu'il faut de piment pour nous tenir. Théâtre de l'Œuvre (Paris IX^e), actuellement, de 19 € à 32 €.

■ Gérard Darmon et Isabelle Gélinas en couple

Dans « Un château de cartes », Gérard Darmon et Isabelle Gélinas sont Adam et Caroline, qui ont reçu Vincent et son amie. Ces derniers partis, Adam fait une crise de jalousie, mais Vincent, tombé en panne non loin, revient. Et la situation a complètement changé, désormais, Vincent est avec Caroline et ils sont venus dîner chez Adam... Théâtre des Nouveautés (Paris IX^e), dès le 12 septembre, de 15 € à 55 €.

■ Pierre Arditi et Nicolas Briançon père et fils

Dans « Je me souviendrai de



Dans « Art », de Yasmina Reza, François Morel se met en scène avec Olivier Broche et Olivier Saladin, ses grands copains des Deschiens, dans une pièce féroce et drôle.

d'une folie de l'amour, elle vient raconter les secrets d'une emprise réciproque. Studio Marigny (Paris VIII^e), dès le 3 octobre, de 12,50 € à 50 €.

■ Jean-Paul Rouve est « le Bourgeois gentilhomme »

L'interprète de Jeff Tuche au cinéma se glisse dans le costume de monsieur Jourdain, ce bourgeois qui voulait être gentilhomme et dont tous se paieront la tête... Voilà qui s'annonce haut en couleur. Théâtre Antoine (Paris X^e), dès 3 octobre, de 20 € à 76 €.

■ Michel Fau est jaloux

Après avoir trompé sa femme, un homme rentre chez lui. Elle n'est pas là ! Le voici pris d'une incontrôlable jalousie, le comble ! Hypocrisie et mauvaise foi devraient être au rendez-vous de « la Jalousie », de Sacha Guitry, agrémentée ici de la fantaisie de Michel Fau. Théâtre de la Michodière (Paris II^e), dès le 16 octobre. De 20 € à 76 €.

presque tout », Pierre Arditi est un vieil acteur bougon, fantasque et irresponsable, qui fait irruption dans la vie de son fils (Nicolas Briançon), écrivain raté, pour qu'il écrive ses Mémoires. Leurs retrouvailles s'annoncent explosives, drôles et émouvantes. Théâtre du Montparnasse (Paris XIV^e), dès le 18 septembre, de 10 € à 63 €.

d'hommage au théâtre et à ceux qui le font vivre, « L'Expérience théâtrale », et met aux prises deux acteurs de générations différentes, François Berléand et Max Boublil. Il est question de superstitions et de règles, de rivalités, d'anecdotes et petits secrets... Théâtre de la Michodière (Paris II^e) dès le 24 septembre, de 20 € à 55 €.

■ Michel Cymes dissèque les médecins

Pour ses premiers pas au théâtre, l'ORL star a écrit « Secret(s) médical » avec des copains, une pièce pour disséquer le « parler médecin ». Lui, est le seul à ne pas enfiler la blouse, mais le tablier, il est André, chez qui quatre amis médecins se retrouvent. L'un d'eux, psy, évoque son patient

en passe de devenir président de la République... Au Saint-Georges (Paris IX^e), dès le 25 septembre, de 10 € à 48 €.

■ Julie Depardieu est Juliette Drouet

C'est la grande femme dans l'ombre de Victor Hugo, et Julie Depardieu entend la mettre en lumière dans « la Misérable ». Il est question d'un amour fou,

■ Isabelle Carré et Bernard Campan se retrouvent

Dans « Un pas de côté », Isabelle Carré et Bernard Campan se retrouvent pour camper Catherine et Vincent, qui font connaissance en déjeunant sur le même banc. Mariés l'un et l'autre, ils prennent l'habitude de s'y retrouver, de parler, rire, se confier, une bouffée d'air pour chacun... Théâtre de la Renaissance (Paris X^e), dès le 18 septembre, de 13 € à 66 €.

■ Catherine Hiegel et Léa Drucker en vis-à-vis

Alain Françon s'empare de « la Séparation », unique pièce de Claude Simon, Prix Nobel de littérature en 1985, et réunit Catherine Hiegel et Léa Drucker, deux femmes en vis-à-vis dans cette pièce qui donne à voir les dessous d'une famille bourgeoise respectable qui se déchire. Théâtre des Bouffes-Parisiens (Paris II^e), à partir du 24 septembre. De 13 € à 46 €.

■ François Berléand joue du Laurent Ruquier

Laurent Ruquier a imaginé une comédie en forme

RICHARD WALTER PRODUCTIONS PRÉSENTE

LES PLUS GRANDES CHANSONS DE

JEAN-JACQUES GOLDMAN

L'HÉRITAGE

GOLDMAN²

NOUVEAU SPECTACLE

DÉJÀ PLUS DE 350 000 SPECTATEURS

25 TUBES INCONTOURNABLES

RETROUVEZ TOUS LES TUBES DE GOLDMAN ET TOUS CEUX QU'IL A ÉCRITS POUR LES AUTRES ARTISTES...

C NEWS

Le Parisien

Europe 1

DÔME DE PARIS

MARDI

30 SEPT. 2025

20H30

& EN TOURNÉE DANS TOUTE LA FRANCE !

Locations :
Points de vente habituels



RAPHAËL MORATA
RÉDACTEUR EN CHEF

Les copains d'abord ?

Une toile d'environ 1,60 m sur 1,20 m, peinte en blanc, avec de fins liserés « si l'on cligne des yeux ». Trois amis de trente ans qui se déchirent autour de ce tableau à l'abstraction incongrue et au prix exorbitant... pour certains. Créée en 1994, la pièce *Art* de Yasmina Reza est devenue un classique, au sens noble du terme. Elle est l'œuvre dramatique contemporaine en langue française la plus jouée au monde, glanant même un Tony Award de la meilleure pièce – prestigieuse récompense américaine que seul *Becket* ou *l'Honneur de Dieu* de Jean Anouilh avait obtenue en 1961.

Au fil des saisons, les personnages de Marc, Serge et Yvan ont été incarnés sur la scène hexagonale par quatre triplètes : Vaneck-Luchini-Arditi ; Vaneck-Trintignant-Rochefort ; Berling-Fromager-Darroussin et enfin Morel-Broche-Saladin. Après une tournée plébiscitée, on retrouve actuellement ces derniers sur les planches du Théâtre Montparnasse. Si l'on ne retient que la charge, certes drolatique, sur la création contemporaine, on reste à la marge du propos. *Art*, c'est surtout une histoire d'amitié qui s'est délitée inexorablement par les non-dits, le jugement social, la misanthropie,

la jalousie, la nostalgie. Pièce cruelle, certainement. Mais elle gratte là où cela fait mal. Comme le faisaient les sketches des Deschiens, série télévisée des années Canal imaginée par Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff. On y retrouvait déjà François Morel, directeur aux idées arrêtées de la fromagerie Morel, son ami M. Saladin qui ne finissait jamais une phrase et son fils souffre-douleur incarné par Olivier Broche.

François Morel, qui a mis en scène *Art*, ne pouvait imaginer cette pièce sans de vrais amis autour de lui, avec lesquels le comédien a déjà partagé des moments intimes, des vacances, d'autres projets. En 2011, il a d'ailleurs coécrit avec Olivier Broche, *Instants critiques*, un spectacle irrésistible sur les joutes lors des émissions *Le Masque et la Plume* sur France Inter entre Jean-Louis Bory et Georges Charensol. Ces échanges pleins d'esprit et de mauvais esprit, parfois rétrograde et vachard, peuvent être encore écoutés dans des extraits l'INA. Âmes sensibles s'abstenir ! Ces tontons flingueurs de la critique descendent, sans états d'âme, des réalisateurs comme Gérard Oury, Pier Paolo Pasolini, Claude Chabrol ou Sergio Leone. Pour un bon mot, ils tueraient père et mère. Leurs duels sur les sabres laser du film *Star Wars* resteront dans toutes les mémoires radiophoniques. Pas sûr dans celle de George Lucas...



RAPHAËL MORATA
RÉDACTEUR EN CHEF

Les copains d'abord ?

Une toile d'environ 1,60 m sur 1,20 m, peinte en blanc, avec de fins liserés « si l'on cligne des yeux ». Trois amis de trente ans qui se déchirent autour de ce tableau à l'abstraction incongrue et au prix exorbitant... pour certains. Créée en 1994, la pièce *Art* de Yasmina Reza est devenue un classique, au sens noble du terme. Elle est l'œuvre dramatique contemporaine en langue française la plus jouée au monde, glanant même un Tony Award de la meilleure pièce – prestigieuse récompense américaine que seul *Becket* ou *l'Honneur de Dieu* de Jean Anouilh avait obtenue en 1961.

Au fil des saisons, les personnages de Marc, Serge et Yvan ont été incarnés sur la scène hexagonale par quatre triplètes : Vaneck-Luchini-Arditi ; Vaneck-Trintignant-Rochefort ; Berling-Fromager-Darroussin et enfin Morel-Broche-Saladin. Après une tournée plébiscitée, on retrouve actuellement ces derniers sur les planches du Théâtre Montparnasse. Si l'on ne retient que la charge, certes drolatique, sur la création contemporaine, on reste à la marge du propos. *Art*, c'est surtout une histoire d'amitié qui s'est délitée inexorablement par les non-dits, le jugement social, la misanthropie,

la jalousie, la nostalgie. Pièce cruelle, certainement. Mais elle gratte là où cela fait mal. Comme le faisaient les sketches des Deschiens, série télévisée des années Canal imaginée par Jérôme Deschamps et Macha Makeïeff. On y retrouvait déjà François Morel, directeur aux idées arrêtées de la fromagerie Morel, son ami M. Saladin qui ne finissait jamais une phrase et son fils souffre-douleur incarné par Olivier Broche.

François Morel, qui a mis en scène *Art*, ne pouvait imaginer cette pièce sans de vrais amis autour de lui, avec lesquels le comédien a déjà partagé des moments intimes, des vacances, d'autres projets. En 2011, il a d'ailleurs coécrit avec Olivier Broche, *Instants critiques*, un spectacle irrésistible sur les joutes lors des émissions *Le Masque et la Plume* sur France Inter entre Jean-Louis Bory et Georges Charensol. Ces échanges pleins d'esprit et de mauvais esprit, parfois rétrograde et vachard, peuvent être encore écoutés dans des extraits l'INA. Âmes sensibles s'abstenir ! Ces tontons flingueurs de la critique descendent, sans états d'âme, des réalisateurs comme Gérard Oury, Pier Paolo Pasolini, Claude Chabrol ou Sergio Leone. Pour un bon mot, ils tueraient père et mère. Leurs duels sur les sabres laser du film *Star Wars* resteront dans toutes les mémoires radiophoniques. Pas sûr dans celle de George Lucas...



EN SCÈNE

On aime Passionnément ★★★★★ Beaucoup ★★★

Bien ★★ Un peu ★ Pas du tout ☆



XAVIER DELESTRE

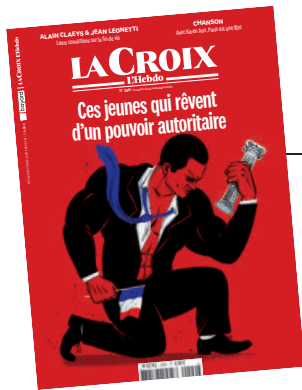
Art ★★★

Plus blanc que blanc, liséré blanc sur fond blanc, ce tableau, acheté 40 000 euros par Serge, un dermatologue toqué d'art contemporain, va pourtant provoquer une explosion de couleurs. Rouge pour Marc, son meilleur ami qui ne comprend pas la dépense pour une telle « merde » ; en demi-teinte pour Yvan, le troisième comparse, prompt à satisfaire tout le monde et à ne pas faire de vagues. Dans une joute de répliques savoureuses, aussi vachardes que brillantes, ces trois vieux copains vont sortir du cadre de leur amitié ronronnante. François Morel, Olivier Saladin et Olivier Broche reprennent avec bonheur cette comédie dramatique de Yasmina Reza qui, trente ans après sa création, n'a pas pris une ride. Entre monologues et échanges rythmés, les trois ex-Deschiens partagent avec un public conquis et souvent hilare un plaisir manifeste à cette réjouissante scène de ménage amicale où tous les mots sont permis. ● A. B.

Au théâtre Montparnasse (Paris 14°).

Jusqu'au 20 décembre. 1 h 30.

theatremontparnasse.com



**Ce week-end dans
« La Croix L'Hebdo »**

**Ces jeunes qui rêvent
d'un pouvoir autoritaire**

France

**Dans les écoles privées,
des inspections
parfois sous tension P. 6-7**

Religion & spiritualité

**Notre sélection
de formations
théologiques P. 9 à 13**

éditorial

Fabienne Lemahieu

Le poison de la division

L'influenceur conservateur américain Charlie Kirk a été tué mercredi lors d'un débat public. P. 16-17

Le meurtre par balle de l'influenceur et podcasteur de 31 ans Charlie Kirk constituera-t-il un tournant dans la violence politique et insurrectionnelle qui gangrène les États-Unis ? À l'image de la majorité de la classe politique américaine, l'assassinat doit être condamné sans réserve. Mais les racines de la haine sont profondes, alimentées par Donald Trump lui-même depuis l'assaut du Capitole en 2021. Facilitées par la libre circulation des armes à feu, plusieurs tentatives d'assassinat ou d'enlèvement de femmes et d'hommes politiques de tous bords, Trump y compris, ont contribué à distiller le poison de l'arbitraire et de la division – en juin, Melissa Hortman, une élue locale démocrate de Minneapolis, était déjà assassinée à son domicile.

Pilier Maga influent auprès de la jeunesse conservatrice chrétienne américaine, Charlie Kirk participait à un débat organisé sur un campus universitaire de l'Utah. Le lieu même de l'attentat, une université, donne le sentiment qu'en Amérique, vacille désormais ce qui pourrait la sauver de ses guerres idéologiques intestines : le partage de la connaissance, notamment par sa jeunesse, et la construction d'une intelligence collective qui n'exclurait pas le débat d'opinion.

Donald Trump a immédiatement pointé du doigt la « gauche radicale » et appelé aux représailles. Sa rhétorique, mais aussi la reformation de milices paramilitaires, notamment issues des émeutes de 2021, participe encore davantage à la confusion entre l'action subversive et la réponse des institutions démocratiques, garantes de l'État de droit et de la paix. Une aubaine pour le président américain, qui pourrait s'appuyer sur l'émotion générale pour restreindre encore un peu plus les libertés civiles de ses concitoyens.

Théâtre Les secrets des pièces à succès

**Auteurs, comédiens ou metteurs en scène
évoquent les raisons et les mystères de la réussite,
année après année, de leurs créations**

P. 2-3

François Morel (à droite, avec Olivier Broche, l'un de ses anciens comparses des Deschiens) adapte « Art », de Yasmina Reza. Manuelle Toussaint

Parmi les innombrables levers de rideaux de cette rentrée, quelques pièces de théâtre confirment, saison après saison, leur immense succès.

«Art», de Yasmina Reza, fait partie de ces pièces bénies des muses encore à l'affiche, dans une mise en scène de François Morel.

Avec lui, auteurs, comédiens ou metteurs en scène évoquent les raisons et les mystères de ces réussites.

Au théâtre, les trois coups gagnants



Créée en 2016 par Alexis Michalik, *Edmond* compte déjà plus de 1800 représentations. Alejandro Guerrero/Théâtre du Palais-Royal

— D'«Art» à *Edmond* en passant par *La Machine de Turing*, les théâtres reprennent cette saison nombre de pièces dont le succès ne se dément pas depuis leur création.

— Leurs auteurs livrent les coulisses de leur travail et les leçons retenues de ce succès.

Un homme et une femme échantent une correspondance amoureuse pendant cinquante ans. Trois amis se disputent autour d'une toile abstraite immaculée. Un mathématicien britannique homosexuel invente une machine géniale. Un auteur dramatique triomphe avec son *Cyrano de Bergerac*.

Quel point commun entre ces histoires et leurs protagonistes ? Le lecteur l'aura sans doute deviné : chacune et tous ont donné lieu à d'exceptionnels et durables succès au théâtre, de-

puis les années 1980 jusqu'à nos jours. *Love Letters* d'Albert Ramsdell Gurney, «Art» de Yasmina Reza, *La Machine de Turing* de Benoit Solès, et *Edmond* d'Alexis Michalik comptent parmi les triomphes scéniques, lors de leur création puis au fil de reprises, dans leur pays d'origine et hors des frontières (lire repères).

Peut-on expliquer ce coup de foudre prolongé par une longue histoire d'amour entre un texte et le public ? «C'est une équation complexe à beaucoup d'inconnues, assure d'emblée Benoit Solès. Une alchimie rare et inexplicable...» Pour autant, l'auteur de *La Machine de Turing* tire quelques enseignements après plus de 1500 représentations de sa pièce : «Il faut provoquer une profonde émotion chez le spectateur, qu'elle soit heureuse, mélancolique ou tragique. Et il faut que l'intrigue soit ancrée dans un fait, historique ou contemporain, intime ou social, qui a de l'ampleur.» Alan Turing, qui a brisé le code secret de

l'Enigma allemande pendant la Seconde Guerre mondiale et fut réproposé pour son homosexualité, lui est ainsi apparu en 2009 comme «un très grand personnage de théâtre». La suite a donné raison à ce choix «instinctif».

Sans vedettes ni têtes d'affiche, tout pour le texte. Voilà précisément le point commun de plusieurs grands succès.

L'émotion est aussi le maître mot du comédien et metteur en scène Geoffrey Duval, qui s'est emparé de *Love Letters* «tout simplement parce que j'y ai versé mes premières larmes au théâtre. À l'époque, Anouk Aimée et Philippe Noiret en étaient les interprètes.» Vingt ans après, la pièce

épistolaire «au dispositif simplissime» lui semble «plus moderne que jamais, parce qu'elle parle de sentiments, mais aussi du temps qui passe, de nos choix de vie, des relations entre générations...» Chaque spectateur y retrouve ses propres interrogations «comme dans un miroir tendu à notre condition humaine». Jusqu'ici défendue par des monstres sacrés, Anouk Aimée ayant donné la réplique à Jean-Louis Trintignant, Jacques Weber ou Alain Delon, tandis que Mylène Demongeot et Jean Piat formèrent à leur tour un duo épistolaire et glamour, *Love Letters* «a suffisamment de force pour être appréciée et même jouée par de parfaits inconnus, comme Colette Dubois et moi, sourit Geoffrey Duval. Le public vient découvrir ou revoir une pièce, et non ses acteurs».

Sans vedettes ni têtes d'affiche, tout pour le texte. Voilà précisément le point commun de plusieurs grands succès au théâtre,

constate Sébastien Azzopardi, dont le riche CV comprend notamment le métier de metteur en scène, de producteur et de directeur de salle. On est tenté de le croire, ne serait-ce que parce qu'*Edmond*, d'Alexis Michalik, fait les beaux soirs du Théâtre du Palais-Royal depuis sa création en 2016 et que *Dernier coup de ciseaux*, de Paul Pörtner, en est à sa quatorzième saison au Théâtre des Mathurins !

«Une pièce attire si elle repose sur une intrigue ou un concept très fort, immédiatement identifiable et qui donne envie. Pour *Edmond*, c'est la déclaration d'amour au théâtre, et pour *Dernier coup de ciseaux*, le principe de l'enquête interactive qui transforme le spectateur en détective.» Ceci posé, tout reste à faire pour l'auteur et les interprètes, «avec audace, originalité, en évitant les schémas tout faits et en résistant à la tentation de réchauffer des recettes qui ont fonctionné. Le public ne s'y laisse pas prendre». ●●●

repères

À voir ou revoir

Love Letters, d'Albert Ramsdell Gurney. Histoire d'une correspondance entre deux vies séparées, cette pièce américaine a inspiré à Geoffrey Duval une nouvelle mise en scène «aux accents contemporains». Créée au printemps au Théâtre du Gouvernail à Paris, la pièce sera reprise cet hiver à Boulogne-Billancourt.

«Art», de Yasmina Reza. Ou comment une amitié résiste plus ou moins bien à des conceptions esthétiques divergentes. Traduite dans 35 langues depuis sa création en 1994, «Art» est à voir au Théâtre Montparnasse après une tournée en France.

La Machine de Turing, de Benoît Solès. Le parcours intime d'un génial inventeur en est à sa huitième saison et revient à partir du 25 septembre sur les planches du Théâtre Michel.

Edmond, d'Alexis Michalik. La création rocambolesque de *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand vit un conte de fées depuis neuf saisons au Théâtre du Palais-Royal. Plus d'un million de spectateurs l'ont déjà applaudie.

Dernier coup de ciseaux, de Paul Pörtner, invite le public à mener l'enquête. Jusqu'au 31 décembre, sa quatorzième saison au Théâtre des Mathurins ajoutera encore des amateurs au million de spectateurs qui l'ont déjà vue au fil de 3800 représentations.

●●● Alexis Michalik en est bien persuadé et se souvient de ses interrogations après son premier succès, *Le Porteur d'histoire*, en 2011. «Inattendue, cette rencontre avec le public qui se prolonge quatorze ans plus tard, m'a bien sûr fait réfléchir lorsque j'ai repris la plume. Comment renouveler les codes tout en conservant ce que les spectateurs avaient aimé?»

Animé par son «amour du récit», l'auteur d'*Edmond* – «un succès comme je sais que je n'en connaîtrai jamais d'aussi éclatant, ce qui me libère pour la suite» – pense au public devant sa page blanche. «Très vite, je raconte ma nouvelle histoire à mes proches et invite quelques personnes, via les réseaux sociaux, à assister aux répétitions. Leurs retours et plus encore leurs réactions – rires, surprise ou émotion soudaine – m'aident beaucoup.»

Les derniers filages avant la première peuvent se faire devant 30 à 50 personnes, «autant pour les comédiens que pour moi», confie Alexis Michalik. Ils lui permettent de corriger les manquements

«Si le rythme ne soutient pas le texte, celui-ci s'effondre.»

éventuels à deux ingrédients indispensables selon lui à la qualité d'un spectacle. «Le premier, c'est la lisibilité. Si je vois qu'une situation ou un dialogue ne sont pas aisément compris, je simplifie. Le récit doit être limpide.» Le second réside dans le rythme, une de ses «marottes», dont se moquent gentiment ses interprètes. «Dès qu'ils m'entendent claquer des

doigts, ils savent que je trouve que le tempo s'amollit, ce qui est ma hantise! Si le rythme ne soutient pas le texte, celui-ci s'effondre.»

Peut-on tirer une leçon plus générale de ces exemples récents? Chercheur en études théâtrales, Tsolag Paloyan remarque que l'histoire fait le tri et inverse certaines priorités. Ainsi, dans les années 1830, «le théâtre de Dumas, aujourd'hui célèbre pour ses romans, a connu un succès plus retentissant que celui d'Hugo. Pourtant, on retient davantage l'événement Hernani, avec la fameuse "bataille" lors de sa création.» Les jeunes lions romantiques cherchaient tous deux la ferveur populaire. Hugo avait mis en place «toute une stratégie pour diffuser largement des œuvres dramatiques de haute tenue. D'où son choix d'écrire en prose et non en vers, comme à la Comédie-Française, sa tragédie *Lucrèce Borgia*».

Auteur d'une thèse dans laquelle il décrypte le succès d'*«Art»*, de Yasmina Reza, Tsolag Paloyan insiste sur «la connivence entre le public et l'auteur sur les discours tenus dans la pièce autour de l'art non figuratif». Est-ce à dire que le succès d'un texte repose sur son adéquation avec les questionnements, même diffus, de la société?

La réponse est ambivalente: «plus une œuvre répond étroitement aux attentes actuelles du public, plus son succès, retentissant d'abord, a des chances de s'éventer à mesure que "les temps changent"», note le chercheur. Et de revenir à Dumas et à son drame *Antony* «dans lequel toute une génération (celle d'après 1830, NDLR) se retrouvait. Fatalement, dès la fin du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e, les critiques soulignent la désuétude dans laquelle leur semble être tombée la pièce». Sensibilité à leur époque et capacité à la dépasser, n'est-ce pas finalement la botte secrète des pièces à succès?

Emmanuelle Giuliani

«Art», un classique contemporain revisité par François Morel

— Trente ans après sa première création et un succès l'ayant hissé au rang de tragi-comédie culte, «Art», de Yasmina Reza, revient au théâtre dans une adaptation signée François Morel.

— Une stimulante histoire d'art et d'amitié, qui fait toujours mouche.

«Mon ami Serge a acheté un tableau. C'est une toile d'environ un mètre soixante sur un mètre vingt, peinte en blanc. Le fond est blanc et si on cligne des yeux, on peut apercevoir de fins liserés blancs transversaux.» C'est par cette réplique que commence «Art», actuellement à l'affiche du théâtre Montparnasse, à Paris. Face au public, dans un sobre décor d'appartement, François Morel se tient debout, seul. Le comédien, qui signe également la mise en scène, est Marc, l'un des trois personnages qui vont peu à peu venir habiter l'espace.

Devenue un classique contemporain, la pièce écrite par Yasmina Reza a été jouée et adaptée à travers le monde entier depuis sa première représentation en 1994, avec Pierre Vaneck, Pierre Arditi, Fabrice Luchini. À la grande surprise de son autrice. «Lors de la dernière répétition sans public, raconte François Morel, elle avait félicité les comédiens pour leur jeu formidable tout en prédisant que la pièce ne serait pas un succès: elle jugeait son texte trop sombre.»

«Art» est l'histoire de trois amis, dont la relation de trente ans est mise à rude épreuve par le monochrome blanc acheté 40 000 € (100 000 francs dans la version d'origine) par l'un d'entre eux. Pour son nouveau propriétaire, le fameux Serge donc, le tableau est un chef-d'œuvre. Pour Marc, en revanche, aucun doute, c'est «une merde». Une imposture, hors de prix. Dès lors, l'ambiance se tend légèrement – un euphémisme – entre les deux amis. Et ne comptez pas sur Yvan, le troisième comparse, pour trancher. Son caractère conciliant le rend incapable d'émettre un avis personnel.

À quoi une amitié tient-elle? Quels compromis et petits renoncements est-on prêt à accepter pour la préserver? Peut-on s'aimer sans partager les mêmes valeurs? Dans «Art», le tableau de la discorde et la critique caustique de l'art contemporain qu'il incarne ne sont qu'un prétexte pour parler de

l'amitié, «de ce qui la fait et la défait», commente François Morel. Les clés du succès d'une pièce restent un mystère, mais je crois qu'avec «Art», la place que Yasmina Reza laisse au spectateur explique l'adhésion du public. Il peut naviguer entre les personnages, se reconnaître dans l'un ou l'autre, voire un peu dans les trois. C'est un texte subtil qui respecte le spectateur et celui-ci le sent.»

Le comédien et metteur en scène n'avait jamais vu la pièce au théâtre avant de la monter. Mais il se souvient «d'une captation à la télévision, que j'ai vue chez mon oncle bordelais, confortablement installé sur son canapé». Il connaissait aussi l'immense succès de l'œuvre, traduite dans plus d'une quinzaine de langues, programmée à Londres, Berlin ou Broadway. «Ma sœur, qui vit en Allemagne, avait d'ailleurs pu la voir dans un théâtre non loin de chez elle.»

«C'est un texte subtil qui respecte le spectateur et celui-ci le sent.»

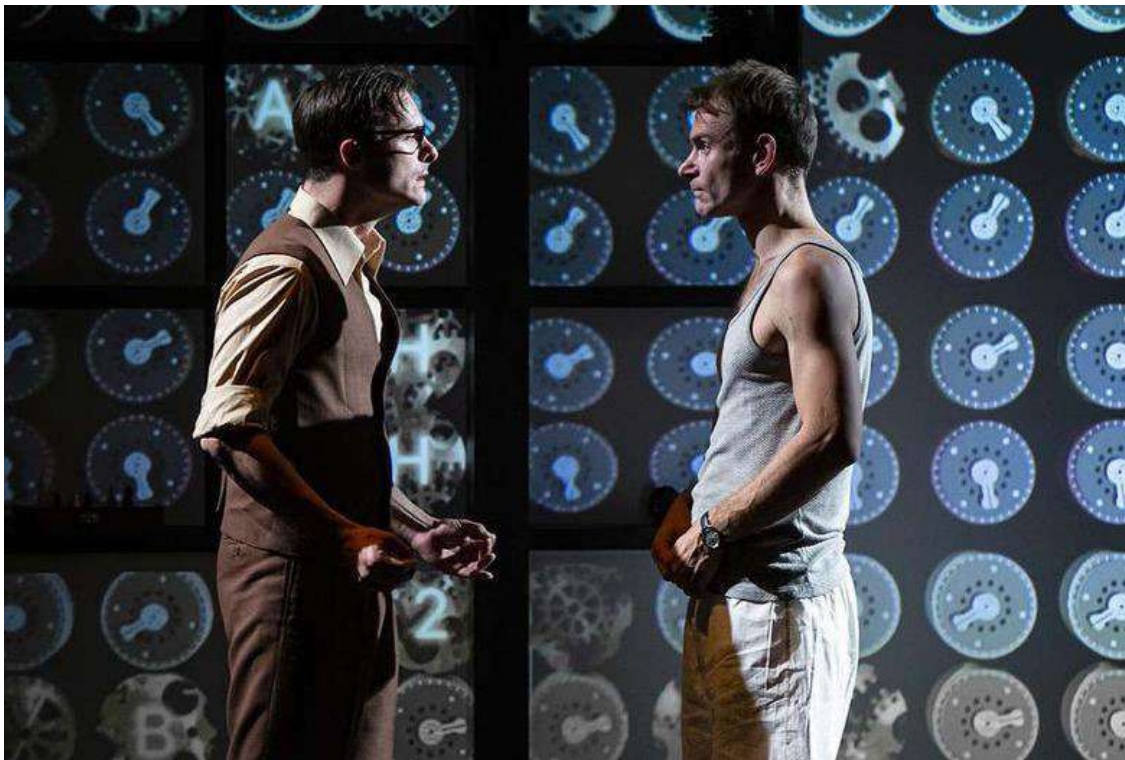
Quand il s'est agi de réfléchir à la mise en scène, François Morel n'a voulu qu'une seule idée: «Faire jouer trois amis de fiction par trois amis dans la vie.» Sur le plateau avec lui «les deux Olivier» comme il les appelle: Olivier Broche (Serge) et Olivier Saladin (Yvan), ses anciens collègues des Deschiens, la troupe créée par Jérôme Deschamps et Maïa Makeïeff qui fit les beaux jours de Canal+ entre 1993 et 1998. «Le spectacle est le résultat de deux mois de répétition précédés de trente ans de vie commune!», plaisante-t-il.

Résultat: une complicité évidente sur scène et un réjouissant parfum de vécu pour la salle. Ces remarques anodines qui dégénèrent en dispute, c'est nous! Ces vérités balancées au visage, encore nous! Mais ce lien qui perdure, envers et contre tout, toujours nous. Et lorsqu'une chanson de Françoise Hardy s'élève, à la fin du spectacle, on se dit avec elle que oui, «la saison des amitiés sincères» est décidément «la plus belle saison des quatre de la terre».

Alice Le Dréau
avec **Emmanuelle Giuliani**

Du mardi au samedi au théâtre Montparnasse (Paris).

Rens.: theatremontparnasse.com



Benoît Solès dit avoir décelé en Alan Turing «un très grand personnage de théâtre». E.Brouchon

AMICALEMENT VÔTRES ★★★★★



MANUEL LE TOUSSAINT

Depuis la création d'« Art », en 1994, de nombreux comédiens, en France et dans le monde, ont endossé les rôles des trois hommes imaginés par une Yasmina Reza allègre et caustique. Marc, ingénieur dans l'aéronautique, Serge, dermatologue fêru d'art contemporain, et Ivan, employé dans une papeterie s'apprêtant à épouser la fille du patron, sont amis depuis de longues années.

Exactement comme les interprètes

ici réunis. S'il y a une différence, elle est là. François Morel signe la mise en scène et joue Marc, celui qui ne comprend pas que Serge (Olivier Broche) ait pu déboursier des dizaines de milliers d'euros pour un monochrome blanc à indiscernables lignes blanches. Yvan (Olivier Saladin) n'ose pas trop prendre parti, angoissé qu'il est par le carton d'invitation à ses noces, un grandiose monologue nous l'expose. Serge défend fièrement son œuvre. Regards, mimiques, silences, intonations, tout ici ravit le public, souvent ami des *Deschiens*, le programme humoristique qui a fait émerger ces trois comédiens dans les années 1990. A.H.

« Art », de Yasmina Reza, jusqu'au 20 décembre au Théâtre Montparnasse.

Du mardi au samedi à 19 heures, samedi en matinée à 16 h 30. Relâche dimanche et lundi. Durée: 1 h 25. Tél.: 01 43 22 77 74.

Le bloc-notes DE JÉRÔME GARCIN



**François Morel monte "Art" et Philibert Humm, dans un train de marchandises.
Grincheux, s'abstenir.**

LE THÉÂTRE DE LA SATIRE

Le grand (par l'esprit, l'humour et la taille) François Morel l'a bien compris. « Art », de Yasmina Reza, n'est pas, comme on l'a beaucoup écrit et parfois dénoncé, une pièce caustique sur l'art contemporain, c'est une variation virtuose sur l'amitié. La vraie. Celle qui résiste aux dissensions, à l'éloignement et au temps. D'ailleurs, jamais François Morel n'aurait eu la bonne idée de remonter « Art », trente ans après sa création (c'était avec Pierre Vaneck, Fabrice Luchini et Pierre Arditi), s'il n'y avait trouvé l'occasion de jouer avec ses deux complices de toujours : Olivier Broche et Olivier Saladin. Déjà, ces trois anciens

Deschiens avaient fort bien illustré le thème de l'amitié dans « Instants critiques », où Morel mettait en scène les joutes légendaires, au « Masque et la Plume », entre Jean-Louis Bory (Broche) et Georges Charensol (Saladin). Les deux critiques de cinéma n'étaient d'accord sur rien et se lançaient des noms d'oiseaux, mais, dans la vie, ils étaient, j'en témoigne, des amis fraternels. La querelle des Anciens et des Modernes, qu'ils surjouaient à la radio, se prolonge dans « Art », où Marc (Morel), ingénieur dans l'aéronautique, raille le goût et le snobisme de Serge (Broche), un dermatologue qui se flatte d'avoir acheté à prix d'or un

monochrome blanc. Ils se déchirent et demandent à Yvan (Saladin) d'arbitrer leur conflit, mais le troisième compère, que seul préoccupe son prochain mariage, se défile lâchement avant d'être entraîné à son tour dans une de ces violentes bagarres, où excelle la dramaturge et déesse du carnage. « Art » a été maintes fois représentée, et dans le monde entier, depuis 1994, mais jamais avec une si féroce bonhomie. Au Théâtre Jean-Vilar de Suresnes, où j'en ai vu il y a un mois, le public riait à chaque réplique. Si Yasmina Reza est une experte en polémologie, François Morel est rompu à l'ironie cinglante. On en profite pour l'assurer de notre fidèle amitié.

LE TRAIN DU RIRE

Deux ans après avoir reçu le prix Interallié pour « Roman fleuve », son récit d'une descente de la Seine de Paris à Honfleur sur un canoë qui prenait l'eau et dont la voile était un vieux rideau de douche, Philibert Humm est à sec. M. Gagnepain, son conseiller LCL de Levallois-Perret, l'ayant enjoint de se ressaisir, il décide de se faire « hobo ». Du nom de ces vagabonds américains qui allaient de ville en ville en se cachant dans les trains de marchandises. Notre Jack London de SUD-Rail commence son aventure à la gare de triage de Villeneuve-Saint-Georges. Avec un gros acolyte, Simon, qui ressemble

à Oliver Hardy comme lui à Stan Laurel, l'auteur de « la Micheline » embarque dans un wagon à essieux de type G4. Les deux « hobos », rebaptisés pour la frime Callaghan et Buck, vont ensuite rouler clandestinement de Melun à Nemours, de Nevers à Gerzat (Puy-de-Dôme) puis Remoulins (Gard), avant de revenir à Paris, la mine piteuse, en TGV payant. On se souvient de « Paludes », cette sotie de Gide dont le narrateur, un écrivain raté rêvant de grands voyages et de chasses à la panthère, n'allait pas au-delà de Montmorency. Eh bien, « Roman de gare », c'est la version burlesque de « Paludes ». On y confond le Gâtinais et le Wyoming, on y arrose de rhum le saucisson pistaché, on urine entre les caténaires et vomit les comédies musicales de Jacques Demy. En Auvergne, les deux Pieds nickelés

descendent du train pour se sustenter au Madeira Coco Rico et monter dans une voiture conduite par un borgne, qui louche. Au triage des Gravanches les attend un convoi de citernes. On apprend ici à distinguer le wagon-trémie du wagon porte-colis, le tombereau à bogies du locotracteur de manœuvre et à distinguer, à l'oreille, le train en partance de celui qu'on désattelle. Kerouac avait inventé la Beat Generation, Humm inaugure la Béate Génération, qui rassemble « les insouciantes dans un monde soucieux » et « comment le délit de n'avoir pas de cause ». Au train où vont les choses, prenez donc un billet pour « Roman de gare ». ●

● **Art**, par Yasmina Reza, mis en scène par François Morel, en tournée, à Narbonne (10-11 décembre), Thonon-les-Bains (13-14 décembre), Caluire (19-20 décembre)...

● **Roman de gare**, par Philibert Humm, Les Équateurs, 224 p., 21 euros.

Les recettes du succès au théâtre

CULTURE

La rentrée parisienne est intense avec 150 pièces à l'affiche, dont certaines explosent les compteurs.

Tour d'horizon des atouts clés.

Martine Robert

Cette rentrée théâtrale parisienne est foisonnante avec 150 pièces à l'affiche dans une soixantaine de salles privées, sans parler des scènes publiques. « Pour amortir les coûts fixes et répartir les risques, chaque théâtre programme trois à quatre pièces selon les horaires et les jours, contre une seule il y a vingt ans », explique Sébastien Azzopardi, codirecteur du Palais-Royal, du Michel et du Saint-Georges. « Mais le nombre de spectateurs, lui, n'évolue pas aussi vite que celui des représentations, la fréquentation se dégrade alors que le prix moyen reste stable », pointe Caroline Verdu, vice-présidente du pôle théâtre du syndicat EkhoScènes. Sortir du lot est donc un impératif.

« Un succès donne le temps de réfléchir à comment se renouveler, permet de se risquer à produire des choses étonnantes », précise Sébastien Azzopardi. Ainsi « Dernier coup de ciseaux », une comédie policière donnée 4.000 fois depuis

près de quinze ans devant plus d'un million de spectateurs, « a non seulement fait vivre le théâtre des Mathurins de 400 places mais aussi financé les frais de création d'un autre spectacle à 19 heures », se félicite Stéphane Engelberg, codirecteur du théâtre Montparnasse.

Car une création coûte cher : Jean-Marc Dumontet a investi 330.000 euros pour « Le Cercle des poètes disparus » qui met onze comédiens sur scène et remplit les 940 places du Théâtre Libre. Et il lui a fallu 2 à 3 ans pour développer « En thérapie », bientôt à l'affiche du théâtre Antoine de 750 places. Alors quels sont les ingrédients pour qu'une pièce « cartonne » ? Revue des recettes de quelques blockbusters.

● UNE DISTRIBUTION DÉCALÉE

Quand Stéphane Engelberg a programmé « Art » de Yasmina Reza, créé en 1994 avec Pierre Arditi, Fabrice Luchini et Pierre Vaneck, traduite en 35 langues et jouée dans 12 pays, il pouvait s'attendre à remplir. Mais la reprise par trois ex-Deschiens – Morel, Saladin et Broche – que l'on n'attendait pas dans ce registre germanopratien autour d'un tableau d'art contemporain, explose les compteurs.

« Je n'ai jamais vu un démarrage pareil. Les meilleurs jours, on vend l'équivalent de 7 salles de 700 places ! », assure-t-il. A l'affiche du théâtre Montparnasse depuis le 27 août, le spectacle vient d'être prolongé de fin décembre à début mars.

● UN SCÉNARIO QUI ENGAGE LE SPECTATEUR

« Dernier coup de ciseaux » comporte une part d'improvisation : c'est au public de résoudre l'enquête. Idem pour « L'Embarras du choix », présenté 1.500 fois en cinq ans, où le public coécrit l'histoire. Seul bémol, selon Stéphane Engelberg : « Cette part d'improvisation peut inquiéter les élus locaux et rendre plus compliqué les tournées dans les théâtres municipaux. »

Dans « Le Tour du monde en 80 jours » – ou plutôt en 80 fous rires – joué 3.300 fois, ce concept de cinq comédiens jouant 30 rôles, avec un découpage très cinématographique, plaît. Un filon appliqué à « Mission Florimont », une folle chevauchée de 5 comédiens jouant 50 rôles depuis seize ans.

● DES AUTEURS « MACHINES À TUBES »

Alexis Michalik est un multirécidiviste avec « Le Porteur d'histoire », « Passeport », « Edmond » joué 2.000 fois, « Les Producteurs » qui a rempli l'an dernier 370 fois une salle de plus de 1.000 places et reprend jusqu'en avril pour 170 dates... Idem pour Jean-Philippe Daguerre avec « Adieu Monsieur Haffmann », en scène huit ans et demi, « Le Petit coiffeur », six ans et toujours en tournée, « Du charbon dans les veines ». Et dans le genre comédie, Patrick Haudecœur est là avec « Thé à la menthe ou t'es citron », « Mon jour de chance », « Berlin Berlin », « Silence, on tourne ! » ou encore « La Valse des pingouins ».



« Edmond », d'Alexis Michalik, joué 2.000 fois par de nombreuses distributions. Photo Emilie Brouchon

Monter ces pièces avec des acteurs qui ne sont pas des têtes d'affiche est un gage de longévité, même si cela peut prendre du temps pour décoller. « Cela permet de faire durer le spectacle et de doubler les distributions, avec une troupe à Paris et une autre en tournée. Tandis qu'une célébrité ne signe généralement que pour trois mois : on remplit sereinement mais après, il faut produire un autre spectacle », pointe Sébastien Azzopardi. Le petit théâtre de la Huchette en est l'exemple le plus emblématique : il mise depuis 1957 – un record du monde – sur « La Cantatrice chauve » et « La Leçon » de Ionesco, des classiques sous-titrés en anglais le mercredi pour séduire les touristes, devenant

un incontournable des sorties parisiennes, avec plus de trois millions de spectateurs, sans publicité.

● DES MOLIÈRES, DU MARKETING ET DES THÈMES UNIVERSELS

Les récompenses comme les Molières dopent la fréquentation : « Edmond » et « Du charbon dans les veines » en ont raflé cinq, « La machine de Turing » (jouée 1.300 fois au Michel et au Palais-Royal) et « Oublie-moi » (La Bruyère) en ont gagné quatre, « Le Cercle des poètes disparus », « Berlin Berlin » et « Une idée géniale » (350.000 spectateurs), deux.

« Le Cercle des poètes disparus » a fait 155.000 spectateurs dès la

première année et 110 dates de tournées. « Il y a un côté "feel good" même si l'histoire est rude. Le public veut de l'espoir, prendre en main sa destinée, comme ces migrants dans "Passeport" », analyse Jean-Marc Dumontet.

A Mogador, « Le Roi lion » cumule les atouts – trois Molières, notoriété de Disney, chansons d'Elton John, richesse des costumes –, mais pour remplir cette salle immense de 1615 places, un marketing hors normes a aussi été mis en place : packages incluant l'hôtel, billets flexibles, offres prestigieuses, bons cadeaux, partenariats médias. Résultat : déjà 3 millions de spectateurs sur 2.110 dates (et 320 sont programmées). ■



"ART"



Trois amis se chamaillent à propos d'une toile contemporaine achetée par l'un d'eux. Après plusieurs décennies d'amitié, chacun en profite pour dire aux autres ses quatre vérités : entre non-dits, lâcheté et mauvaise foi. Soyez rassuré, quelle que soit la cruauté des échanges, l'amitié l'emportera. Les textes de Yasmina Reza sont ciselés et font mouche sur un public qui n'en peut plus de rire. Il

offrira à ces comédiens inspirés pas moins de six rappels et une standing ovation. 30 ans après sa création, *Art* reste un vrai bijou.

Une pièce de Yasmina Reza, mise en scène de François Morel, avec Olivier Saladin, Olivier Broche et François Morel. Au théâtre Montparnasse jusqu'au 20/12. Durée 1 h 30.

Métaux rares : l'Europe menacée de pénurie

- La Chine a annoncé, le 9 octobre, des restrictions sur les exportations de terres rares, ces minerais critiques devenus indispensables à l'industrie
- Leur entrée en vigueur, prévue le 8 novembre, menacerait très rapidement les chaînes de production dans l'automobile, la défense ou l'électronique
- Pékin contrôle 60 % de l'extraction de ces 17 métaux et plus de 90 % des capacités de raffinage, un levier puissant face à Washington et Bruxelles
- Alors que Donald Trump doit rencontrer Xi Jinping, jeudi, les Etats-Unis espèrent obtenir un délai et cherchent d'autres sources d'approvisionnement
- Inquiète, l'Union européenne envisage une riposte avec un dispositif antioercition qui n'a encore jamais été utilisé

PAGES 6 ET 14-15



+ 4 °C EN TRENTE ANS
AU SVALBARD, L'ENDROIT
DE LA PLANÈTE QUI SE
RÉCHAUFFE LE PLUS VITE

► « Le Monde » s'est rendu dans six endroits du globe emblématiques du changement climatique

► Dans l'archipel norvégien, les paysages et la vie sont en plein bouleversement

PAGES 22 À 24

ÉDITORIAL

EN FRANCE, UNE
TRANSITION CLIMATIQUE
LAISSÉE POUR COMPTE

PAGE 28

Des plaques de glace, restes de la banquise, avec, au loin, le glacier Borebreen, au nord-ouest du fjord d'Isfjorden, en Norvège, le 30 mai.

AGENCE SURPHEANT/WHOP POUR « LE MONDE »

Budget Retraites et dépenses de santé au menu des députés

L'EXAMEN en commission du projet de loi de financement de la Sécurité sociale a débuté, lundi 27 octobre, à l'Assemblée nationale. Au même titre que le projet de loi de finances (PLF), et peut-être davantage encore, ce texte promet des débats houleux. Il contient en effet la fameuse « suspension » de la réforme des retraites, à laquelle certains députés

sont opposés, tandis que d'autres déplorent ses modalités de financement, ainsi que les économies prévues sur les dépenses de l'assurance-maladie et le gel des prestations sociales. Du côté du PLF, les débats ont commencé lentement et celui sur la taxation des hauts patrimoines n'est pas attendu avant mardi.

PAGES 9 ET 10

Gaza Une aide humanitaire à l'américaine

A la suite de l'accord de cessez-le-feu entre Israël et le Hamas, les Etats-Unis sont en train de façonner le nouveau cadre humanitaire censé soulager l'enclave. Le projet écarte l'organisation onusienne UNRWA et s'appuie sur des acteurs nouveaux, notamment évangéliques

PAGES 2-3

Argentine Succès sans appel de Milei aux législatives

Le parti du président ultralibéral est arrivé nettement en tête, dimanche, lors du renouvellement partiel des deux Chambres. S'il demeure minoritaire sur le terrain parlementaire, cet allié de Trump se voit conforté dans son entreprise de dérégulation de l'économie du pays

PAGE 6

New York Mamdani, un favori qui embarrasse son parti

A une semaine de l'élection du nouveau maire de la ville, le 4 novembre, le jeune démocrate fait la course en tête, sur une ligne très à gauche

PAGE 5

JO 2026 Dans les Dolomites, le paysage sacrifié

Cent jours avant l'ouverture des Jeux olympiques d'hiver, le 6 février, en Italie, les aménagements se multiplient dans un environnement vulnérable

PAGE 8

CAMBRIOLAGE AU LOUVRE

Les musées, ni bastions ni coffres-forts

S'émouvant du cambriolage dont a été victime le Louvre, 57 conservateurs et directeurs des plus grandes institutions muséales à travers le monde font part de leur solidarité et de leur soutien envers leurs collègues du musée parisien

IDÉES PAGE 27

► Deux suspects ont été interpellés, samedi, moins d'une semaine après le spectaculaire cambriolage du musée

PAGES 12-13

► Fabrice Gardon, directeur de la police judiciaire parisienne, revient sur cette enquête, ainsi que sur les évolutions du « narcobanditisme »

Immigration

« One in, one out » : récits de personnes renvoyées en France

PAGE 11

Paris

La rue de Rivoli gagnée par la muséification

PAGE 19

Idées

Les vertus et les risques de la justice restaurative

PAGE 25

Théâtre

Morel, Saladin, Broche : trois comédiens amis qui portent la pièce « Art »

PAGE 17

CREDIT COOPÉRATIF
UNE AUTRE BANQUE EST POSSIBLE

NON
L'ÉCOLOGIE N'EST PAS
UNE PUNITION



UN AVENIR.
UNE BANQUE.

Devenez client

www.credit-cooperatif.coop

DOCUMENT À CARACTÈRE PUBLICITAIRE - Credit Coopératif - Société coopérative à but non lucratif
Préposée à la gestion - RCS Nanterre 508 016 511 - APE 6499C - N° de TVA intracommunautaire FR 25 508 016 511
Société membre du réseau bancaire européen - Société membre du réseau bancaire européen - Société membre du réseau bancaire européen
01 47 00 40 00 - 01 47 00 40 00 - 01 47 00 40 00 - 01 47 00 40 00 - 01 47 00 40 00 - 01 47 00 40 00 - 01 47 00 40 00 - 01 47 00 40 00
www.credit-cooperatif.coop - Crédit agricole - Crédit agricole - Crédit agricole - Crédit agricole - Crédit agricole - Crédit agricole - Crédit agricole - Crédit agricole



François Morel, Olivier Saladin et Olivier Broche, au Théâtre Montparnasse, à Paris, le 17 octobre.
ALDOUS DESFORCES/INSCO POUR LE MONDE

« Il n'y a jamais eu de jalousie entre nous »

François Morel, Olivier Saladin et Olivier Broche, à l'affiche de la pièce « Art », reviennent sur leur histoire d'amitié

ENTRETIEN

C'est le succès théâtral parisien de la rentrée. Après avoir reçu un très bel accueil en tournée, la reprise d'*Art*, la pièce culte de Yasmina Reza, interprétée par trois anciens comédiens de la troupe des Deschiens, François Morel, Olivier Saladin et Olivier Broche, fait salle comble au Théâtre Montparnasse. Prolongé jusqu'au 7 mars, ce spectacle met en scène la dispute homérique de trois amis à la suite de l'acquisition par l'un d'eux d'un tableau contemporain aussi cher que blanc. La question de l'amitié est au cœur de cette comédie humaine. Et c'est sans doute parce que ce trio de comédiens a cultivé depuis trente ans que leur complicité de jeu fonctionne si bien. Comment fait-on pour rester amis ? Regardons.

Comment êtes-vous devenus amis ?

Olivier Saladin : Avec François on s'est rencontrés en 1988 dans des stages de Jérôme Deschamps. Puis on a joué ensemble dans le spectacle *Lapin chasseur*, de Jérôme Deschamps et Macha Makieff. Notre complicité, notre amitié, est née grâce à l'humour.

François Morel : On s'est très bien entendus sur le plateau. Le lien s'est créé tout de suite. On a rapidement inventé ensemble et ri des mêmes choses.

Olivier Broche : Quand je suis arrivé en 1992 pour un remplacement sur *Lapin chasseur*, on s'est tout de suite bien entendus intellectuellement. C'est cette amitié qui a rendu possible les Deschiens. Comme les spectacles étaient improvisés, il fallait bien se connaître. Quand, en 1993, la troupe a débarqué sur Canal+ c'était dans le même esprit que les spectacles et de ce qui nous faisait rire en coulisse. Jérôme Deschamps a eu le génie de saisir ça et de s'en emparer. Souvent, après les enregistrements, on allait au resto et on continuait à se marrer.

O. S. : Notre amitié est aussi inhérente au théâtre. Quand on partage des moments forts ou difficiles – le trac, l'angoisse d'une première, l'éloignement de la famille – cela resserre les liens.

Qu'est-ce qui a permis à cette amitié de durer ?

O. B. : On a une base très saine de complicité dans le travail. Puis cela s'est étendu aux relations familiales.

F. M. : Ce qui a aussi été important, c'est que nous femmes se sont bien entendues, et nos enfants avaient à peu près le même âge. On est partis en vacances ensemble.

O. S. : Rien n'est forcé entre nous. On ne se donne jamais d'obligation les uns envers les autres. On ne se fait jamais de reproches si deux d'entre nous prennent des vacances ensemble sans le troisième.

O. B. : Il y a une confiance dans le lien qui nous unit.

F. M. : A certaines périodes, on s'est quand même beaucoup moins vus.

O. B. : François, ces dernières années t'es tout simplement tout le temps en tournée.

O. S. : Mais on s'est toujours appelés pour prendre des nouvelles.

Dans votre vie, quelle place occupe l'amitié ?

O. S. et O. B. : Elle est essentielle. On a besoin de ça.

Qu'est-ce qui vous unit le plus ?
O. S. : La franchise. On ne pense pas forcément tous la même chose mais, même si on n'est pas d'accord, on sait qu'il y a une confiance, qu'on ne sera pas sanctionné.

« On a une base très saine de complicité dans le travail »

OLIVIER BROCHE

O. S. : L'idée que l'amitié suspend le jugement se vérifie entre nous. Pendant les répétitions, on a beaucoup cherché ce qui pouvait unir nos trois personnages. La question de l'admiration s'est posée. Est-ce qu'il peut y avoir de l'amitié s'il n'y a pas d'admiration ? Cette problématique est posée par Serge, le personnage de François, qui pense que c'est nous qui l'admirons et lui qui nous façonne. Ce n'est pas du tout le rapport qu'on a dans la vie !

O. S. : Il ne peut pas y avoir d'amitié avec une domination. J'ai connu ça avec d'autres gens au théâtre. Ça ne peut pas marcher. S'il y a une domination, ça finit par péter.

Mais faire le même métier n'aide pas forcément à ce que l'amitié perdure...

F. M. : Il n'y a jamais eu de jalousie entre nous.

O. B. : C'est même le contraire. Quand l'un de nous déroche un rôle, on est contents pour lui. Vraiment. J'ai toujours été heureux quand François ou Olivier m'ont annoncé qu'ils allaient bosser avec tel ou tel metteur en scène. Et je sais que c'est réciproque.

Vous vous dites tout ?

O. B. : Non. Comme dans un couple, la transparence est un leurre. En revanche, je sais que si j'ai un problème, si j'ai besoin d'eux, je peux les appeler.

O. S. : C'est la fidélité qui est essentielle. S'il n'y en a pas, on ne construit rien.

Y a-t-il des engueulades entre vous ?

O. B. : Avec François je me suis engueulé deux fois. Notamment à propos de Johnny Hallyday. Moi je ne m'intéressais pas du tout à ce chanteur, je le trouvais un peu pathétique et toi tu en as dit du bien et ça avait un peu dérangé entre nous.

F. M. : Ah bon ! Je suis content car c'est bien de défendre un peu Johnny !

O. S. : Je vous ai vus aussi un peu déraiper avec Jean-Marc Bihour [un comédien de la troupe des Deschiens]. Vous vous êtes engueulés pour un jeu de cartes.

F. M. : Ah oui c'est vrai ! Et à Rennes aussi on s'est engueulés [en regardant Olivier Broche]. On était en cohabitation et tu me reprochais de ne pas être à l'heure au déjeuner alors qu'il me semblait que je n'avais pas de comptes à te rendre [il éclate de rire]. Mais ça n'a pas duré longtemps.

O. B. : Ah oui, ça s'est réglé très vite, je n'ai aucune rancœur. Et vous deux, vous ne vous engueulez jamais ?

F. M. : Jamais, je ne sais pas pourquoi.

O. B. : C'est pas très bon signe ça ! [Il rit]

La répartition des rôles s'est-elle faite naturellement ?

F. M. : Mon idée première était que l'on joue chaque soir un rôle différent. Un jour, je déjeunais avec Alain Leempoel, un comédien belge. Il venait de jouer *Art* en Belgique. Il m'a alors expliqué qu'on est programmé pour jouer un des personnages mais pas les trois. Par esprit de contradiction, j'ai dit que j'avais l'impression que je pourrais jouer Serge qui défend l'art contemporain, Marc qui déteste ça et Yvan qui a trop de problèmes domestiques pour avoir un avis bien déterminé. Et que j'avais deux copains qui pourraient être dans le même cas. J'ai tout de suite pensé aux deux Olivier. Je leur en parle, on fait une lecture et je m'aperçois que mon copain belge avait raison. Saladin en Yvan, ça pouvait être formidable. Broche en Serge qui s'enthousiasme sur une œuvre contemporaine, comme parfois il peut s'enthousiasmer sur des films qui moi me passent au-dessus de la tête, ça serait intéressant. Quant à moi, je prendrais le réactionnaire qui a horreur de l'art contemporain.

O. S. : On a été tout de suite d'accord. François a eu une riche idée !

O. B. : C'est sûr qu'on lui est très reconnaissant de ce projet !

« C'est la fidélité qui est essentielle. S'il n'y en a pas, on ne construit rien »

OLIVIER SALADIN

Le fait d'être amis depuis trente ans, qu'est-ce que cela a changé lors des répétitions ?

O. S. : Notre complicité a facilité les choses. Au théâtre, on vient voir des gens qui s'entendent bien. Il faut avoir du plaisir à jouer ensemble.

F. M. : On ne s'est jamais interdit d'essayer des choses.

O. B. : On a été très libres. Pendant les répétitions, on se disait tout, il n'y a jamais de concurrence, de problème d'ego, ce qui habituellement est très difficile. La direction d'acteur était collégiale. On s'écoutait, on se faisait confiance.

Au fil de la pièce, les personnages finissent par se dire des horreurs qui font apparaître beaucoup de non-dits...

F. M. : Ce que le personnage de Serge ne supporte pas, c'est qu'on le croie insincère dans l'intérêt qu'il porte à ce tableau blanc et qu'on le prenne pour un snob. Nous, dans notre amitié, on ne remettrait pas en cause cette sincérité. Si Olivier s'enthousiasme pour une œuvre que je ne saisis pas ou que je ne parle pas, jamais je ne penserais qu'il fait ça pour faire son intéressant. C'est cela, notamment, qui pêche dans l'amitié de ces personnages : ne pas croire à la sincérité de l'autre.

O. B. : A partir du moment où Marc doute de ma sincérité, le dialogue n'est plus possible parce qu'on n'est plus dans la confiance mais dans le soupçon.

O. S. : Quand on aime bien quelqu'un, qu'on a de l'admiration pour lui, on essaie de comprendre

pourquoi il apprécie quelque chose qu'à priori on n'aime pas. Mon personnage d'Yvan fait preuve de curiosité. Je le vois comme ça.

Est-ce que cette pièce vous permet de vous connaître encore mieux ?

O. B. : Non, mais elle renforce nos liens. Déjà, cette pièce a une dimension cathartique, parce qu'on se dit des horreurs ! On en profite ! [Il rit]

F. M. : Je le regarde jouer et j'ai de l'admiration pour mes copains. Jusqu'à présent, nous n'avons jamais joué tous les trois ensemble avec cette intensité-là. Et puis c'est très agréable pour trois vieux chevaux de retour de participer à un succès !

Comment expliquez-vous ce succès ?

F. M. : La pièce renvoie chacun à ses propres relations.

O. B. : Et cela concerne aussi bien les jeunes que les vieux. Cette pièce pose aussi un regard cruel sur l'arrogance des hommes.

Jouer ensemble, cela vous donne-t-il envie de monter d'autres spectacles ensemble ou plutôt de faire une pause ?

F. M. : Il est possible qu'on refasse une tournée en 2027. En attendant, on part chacun sur d'autres projets.

O. B. : Je vais répéter *Le Malade imaginaire* avec le metteur en scène Olivier Lopez.

F. M. : Et moi l'*Ecole des femmes* avec Robin Remucet et Suzanne de Baecque qui vont jouer notamment l'été prochain aux fêtes nocturnes à Grignan [Drôme].

O. S. : Oh, je n'y suis jamais allé, là-bas...

F. M. : Je te mettrai un tarif préférentiel !

PROPOS RECUEILLIS PAR SANDRINE BLANCHARD

Art, de Yasmina Reza, mise en scène de François Morel, Théâtre Montparnasse, Paris 14^e. Jusqu'au 7 mars 2026.



Sa femme, qui fut sa compagne pendant quarante-quatre ans, est décédée en février dernier. Bouleversé, il évoque pour nous le souvenir de celle qu'il a tant aimée...

FRANÇOIS MOREL CHRISTINE, L'ABSENTE SI PRÉSENTE

Un grand pudique drapé de fantaisie et de poésie mais pétri de chagrin. Fauché par un cancer, Christine partageait sa vie depuis leurs années d'études. Reste un océan d'amour et de regrets poignants, où tourbillonnent les mots favoris de la disparue. Comme celui de « galeté », que l'humoriste de 66 ans brandit contre les ténèbres. La tendresse aussi, dont il a coloré la fin d'*« Art »*, pièce grinçante qu'il met en scène et joue avec ses copains des Deschiens. Son credo : « Tenter de rendre présents les disparus par mon assiduité aux vivants, par le bonheur traqué, par la joie retrouvée, par la promesse des lendemains. »

PHOTO ALEXANDRE ISARO / ENTRETIEN BENJAMIN LOCOGE

Au théâtre Montparnasse, à Paris, où la pièce de Yasmina Reza se donne jusqu'en mars.



Avec sa femme,
Christine Patry-Morel,
à La Réunion en 2016.



MATCH ACTUALITÉ

« On vivait avec la maladie depuis longtemps. Christine avait fait une rechute, mais on y croyait »

Interview Benjamin Lacage

Par deux fois, le public a été touché par ses mots. En juin dernier d'abord, quand, au micro de France Inter, François Morel adressait sa dernière chronique de la saison à son épouse, révélant du même coup sa disparition. Puis en septembre, devant les caméras de « La grande librairie », où, invité à lire un texte, il prit la plume pour donner de ses nouvelles à celle qu'il aimait. À chaque fois, sa pudeur faisait mouche, lui qui tenait sa vie privée si secrète, comédien renommé ayant tracé sa route sans faire de compromis. Les semaines ont passé, et François Morel a accepté notre proposition d'évoquer Christine Patry-Morel, décédée le 3 février après un long combat contre le cancer. « Notre projet, confia le comédien, était de finir notre vie ensemble. »

Paris Match. Comment allez-vous ?

François Morel. Je fais comme je peux. J'ai construit un terrain de pétanque dans la maison. Enfin, pas dans la maison, mais dans le jardin. Comme pour dire que la vie allait continuer, que des copains allaient revenir et qu'on pouvait prendre l'apéro en jouant aux boules. Je continue à être dans la vie. J'ai la chance d'être dans l'un des spectacles qui marchent le mieux en ce moment à Paris. Donc ça va...

L'an passé, à la même période, tout allait bien...

L'année 2024 s'était plutôt bien terminée, parce que l'oncologue de Christine nous avait dit : « Le cancer est circonscrit, tout va bien. » On vivait avec la maladie depuis longtemps, elle avait fait une rechute, mais on y croyait. Je me rends compte aujourd'hui que j'étais dans le déni. Cet ultime rendez-vous avec l'oncologue m'avait même donné de l'espoir... Je voyais bien que Christine était fragilisée par les traitements, que le cancer n'avait pas disparu. Mais pour moi la vie, notre vie, allait continuer.

Tout s'est accéléré en janvier dernier, François Patry, votre beau-père, est décédé le 25 janvier, Christine dix jours plus tard.

Elle n'a jamais su que son père était mort. Elle a attrapé un coup de froid mi-janvier, un gros rhume, qui l'a mise en difficulté respiratoire. Comme elle avait rendez-vous chez le médecin, celui-ci lui a dit qu'il ne pouvait rien faire, qu'il fallait appeler les urgences. Elle a été emmenée à l'hôpital, on l'a mise dans un coma artificiel. Dont elle n'est jamais vraiment sortie. Tout cela s'est passé en trois semaines. Ça a été... [Il pleure.]

Revenons sur les jours heureux. Comment vous étiez-vous rencontrés ?

On était étudiants à la fac, à Caen. Notre histoire a commencé là-bas, j'avais 20 ans et elle, 22. J'étais en lettres modernes, spécialisée théâtre, et elle faisait des études de sciences qu'elle a abandonnées pour entrer aux Beaux-Arts de Caen. Après ma maîtrise, j'ai eu envie de passer le concours de la Rue Blanche. Et c'est elle qui me donnait la réplique. [Il sourit.] Je vous raconte ça,

parce que Christine n'était pas du tout faite pour le théâtre. Mais alors pas du tout ! Je m'étais lancé dans « La leçon », de Ionesco, mais je n'avais jamais passé de concours ni présenté de scène devant un jury. Je lui avais simplement demandé de lire le rôle de l'éleve, moi l'incartable le professeur. Le jury a trouvé l'idée formidable - ça ne l'était pas vraiment -, j'ai été pris et c'est ce qui nous a amenés à déménager à Paris, dans une chambre de bonne de 20 mètres carrés, au sixième étage. C'est la période où on a le plus invité de monde ! Nos copains dormaient sous la table, on recevait tout le temps. Ça a duré cinq ans. Et quand j'ai commencé à travailler assez régulièrement, on a pris plus grand. Puis Valentin est arrivé.

Vous avez alors quitté Paris pour vous installer en Normandie...

On trouvait ça triste d'avoir un enfant qui grandissait au niveau des pots d'échappement. Donc, oui, on a eu envie de partir à la campagne, dans une petite maison d'abord, puis dans une plus grande ensuite, celle où je viens de faire ce terrain de pétanque...

Comment Christine a-t-elle vécu votre succès ? Cela peut parfois compliquer les relations de couple.

La notoriété ne l'intéressait pas du tout et le succès n'a rien changé, je crois, dans notre relation. Parce qu'on se connaissait depuis trop longtemps. Moi aussi, je déteste les femmes d'acteur ou d'artiste qui sont dans l'admiration absolue, elles sont pénibles. [Il sourit.] Nous, ce n'était pas du tout ça. Ce qui a changé, en revanche, c'est que j'avais peut-être moins de temps. Je travaillais beaucoup et j'ai toujours travaillé beaucoup.

Étiez-vous un mari absent ?

Oui, j'ai été absent. Mais c'est peut-être aussi comme cela que l'on a trouvé un équilibre. Moi, j'étais à chaque fois heureux de revenir à la maison. Et puis Christine m'accompagnait parfois en tournée. Même si, ces dernières années, elle était fatiguée et se sentait bien surtout chez elle.

Elle était illustratrice ?

Oui, mais son truc, c'était la gravure. Elle avait exposé à La Hune, à Saint-Germain-des-Près, et continuait à le faire de temps en temps, mais elle n'a jamais cherché à être « la femme de », ce n'était tellement pas son genre ! Avec Valentin, nous avons publié un « Dictionnaire amoureux de l'inutile », elle en avait fait les illustrations. Nous lui avions demandé trois ans plus tard de faire la même chose pour notre « Dictionnaire amoureux de l'amitié », mais elle ne s'en était pas sentie la force. Ces derniers

mois, elle avait un peu abandonné l'idée de dessiner, elle était dans le yoga, la méditation. La maladie l'avait recréée sur elle-même, elle cherchait une forme d'équilibre.

Vous l'aviez comprise ?

Oui, bien sûr, je respectais à fond. Il m'est arrivé de faire des séances de méditation avec elle de temps en temps. Je l'ai accompagnée comme j'ai pu, tout ce qui pouvait la rendre heureuse, je le défendais. Je n'ai jamais été dans la critique de ses choix. Et puis, vous savez, je pensais vraiment que notre histoire serait éternelle. Je me voyais vieillir avec Christine. Même quand elle était à l'hôpital, que je tombais sur des affiches "Le deuil, parlons-en", je me disais que ce n'était pas pour moi. Je me suis même surpris à dire : "Ils sont un peu durs avec leurs affiches, ils cassent l'ambiance." Quand le médecin m'a dit "le pronostic vital est engagé", j'ai cru que c'était le genre de phrases qu'on prononçait parce qu'il le fallait. Mais que ce n'était pas vraiment pour nous. On se sauve comme on peut, dans ces moments-là. [Ses yeux s'embouent.]

Votre fils a-t-il été présent durant ces semaines de coma ?

Oh oui. On a fait bloc, comme on dit. Encore aujourd'hui, il est extrêmement présent avec son papa. [Il sourit.] Ce qui n'a pas toujours été le cas entre nous. À l'adolescence, on a pu s'éloigner, disons qu'on a connu des périodes difficiles. Mais, depuis qu'on écrit des bouquins ensemble, on est de nouveau très complices, on a fait des représentations tous les deux, il a fait un peu d'assistantat sur "Art". Mais surtout il a toujours été très gentil avec sa mère.

Pourquoi parlez-vous de périodes difficiles ?

Parce que je trouvais que son adolescence durait un peu trop longtemps. Mais c'était dans son caractère, aujourd'hui cette période est revenue.

Peu de gens de votre entourage professionnel étaient au courant de ce que vous viviez.

Quand Christine a été hospitalisée, je ne pensais pas que ce serait son dernier mois parmi nous. Tout le monde, y compris moi, a été surpris par la rapidité avec laquelle les choses se sont précipitées. Donc je

n'ai pas forcément eu le temps ni l'envie de dire ce que je vivais. J'ai annulé une seule représentation d'"Art" et j'ai été absent deux semaines de l'antenne de France Inter. Mais c'est une période où j'allais vraiment très mal. Quand je suis remonté sur scène, j'étais cloîné, moi qui suis en général un type jovial. Dès que les saluts arrivaient, je sentais que je craquais. Heureusement, je joue avec mes copains Olivier Saladin et Olivier Broche. Ils ont été très présents. J'ai senti, dans ce moment douloureux, beaucoup de gentillesse autour de moi.

Vous avez choisi d'évoquer sa disparition au micro de France Inter, en juin, à l'occasion de votre dernière chronique de la saison.

Quand je suis revenu à l'antenne, je me suis senti entouré, je me suis dit que je faisais partie d'une belle maison où l'essentiel n'était pas mis de côté. Donc, oui, j'ai eu envie fin juin de parler d'elle et de ce livre qu'elle aimait tant, "L'usage du monde", de Nicolas Bouvier. Ce que j'ai raconté au micro, c'est ce que nous avions vécu : nous étions au lit en train de lire et elle soulignait tout ! Je lui ai fait remarquer que ça ne servait à rien. [Il sourit.] Et puis cette phrase : "C'est la gaieté qui m'en impose", elle me l'avait citée comme un mantra, comme un truc qui l'avait profondément touchée. Bouvier raconte une époque oubliée où l'on pouvait se balader dans le monde entier, sans crainte, avec un sac à dos.

Et, aujourd'hui, vous imposez-vous cette gaieté pour vivre ?



« Tout ce qui pouvait la rendre heureuse, je le défendais. Je pensais vraiment que notre histoire serait éternelle »

Déjà plongé dans « L'école des femmes », de Molière, qu'il jouera, sous la houlette de Robin Renucci, à Marseille, à partir du 22 juin 2020.

Match ACTUALITÉ



Trio complice à la scène comme à la ville : c'est avec (de g. à dr.) Olivier Broche et Olivier Saladin qu'il joue dans « Art », ici à Amiens, en mai dernier.

« C'est la gaieté qui m'en impose », de François Morel, éd. Denoël, 240 pages, 19,50 euros.



Je trouve que c'est une belle phrase. Après, je fais comme je peux : quand la tristesse vient, je la laisse venir. Mais l'idée que la vie continue est aussi une notion importante. J'ai la chance de vivre des choses positives grâce à mon fils, grâce à mes amis, grâce au théâtre, grâce à mon métier. Je suis quand même extrêmement bien entouré.

En septembre, vous avez lu un texte dans "La grande librairie" pour donner de vos nouvelles à Christine. Et qui a bouleversé le public.

Oui, parce que, quand on me sollicite, je ne peux parler que de cela. Et je me dis que cela peut être une forme de consolation pour tous ceux qui vivent des séparations, des deuils. Peut-être que ma petite histoire parle aussi au cœur des autres.

Ne craignez-vous pas que le public s'apitoie sur vous ?

Qu'il s'habitue à votre chagrin ?

Quand je suis sur scène, on ne vient pas voir l'homme qui a perdu sa femme, enfin je crois... Et j'espère surtout faire rire les gens. Quant au chagrin, si chacun prend un tout petit peu de celui des autres, il est moins lourd pour la personne qui le vit. C'est un peu ce que je ressens.

Parlez-vous, avec Christine, de votre métier ?

Pas tellement. Je sais par exemple qu'elle aimait beaucoup une chanson que j'avais faite, "La vieille dame et le banc", elle me l'avait dit. Mais je suis du genre à écouter tout le monde et à prendre mes décisions tout seul... Encore plus maintenant qu'il y a trente ans.

Auriez-vous réussi sans elle ?

Forcément moins bien. Elle était à la bombe distance de mon métier, on se protégeait l'un et l'autre. Je n'ai jamais eu la grosse tête, parce qu'elle se serait tellement moquée de moi ! [Il sourit.] Elle avait le vrai sens des choses de la vie, tout ce qui était superficiel ne l'intéressait pas beaucoup, elle avait un grand sens

de l'amitié, elle était amie avec toutes les femmes de mes copains. On s'entendait bien pour toutes ces raisons-là. Si aujourd'hui j'ai un regret, c'est peut-être d'avoir un peu trop travaillé, il y a des choses que j'aurais pu ne pas faire. Elle aimait bien quand nous ne parlions que tous les deux, en dehors des tournées. Nous sommes allés en Inde, deux fois ; nous avions nos habitudes, l'été, en Bretagne...

À présent, vous habitez de nouveau à Paris. Par défaut ?

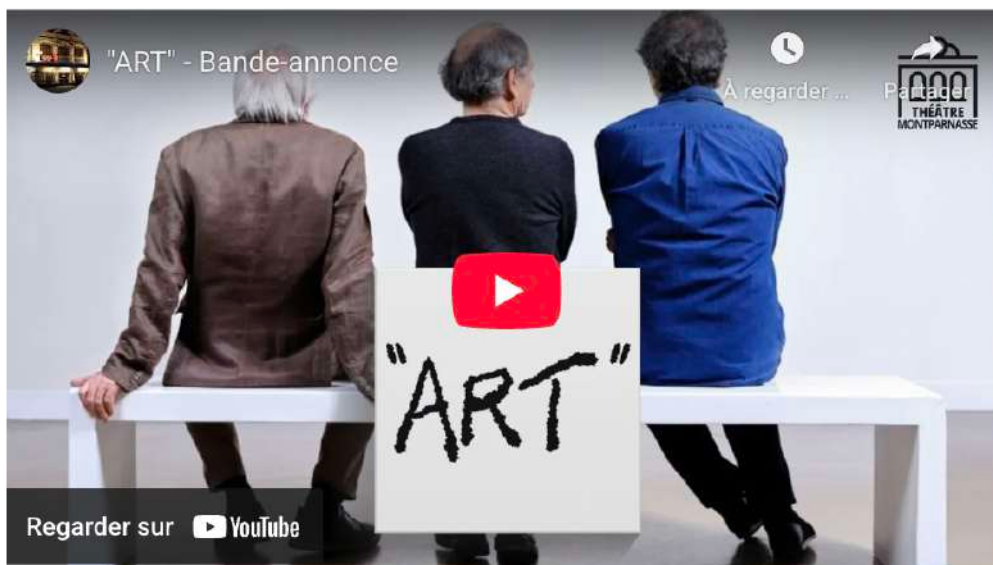
J'ai pris un petit pied à terre, le temps de jouer la pièce, parce que j'avoue que ça me plombait un peu de rentrer tout seul dans notre grande maison. Je trouve que les semaines passent très vite, j'ai beaucoup de choses à faire, le théâtre m'occupe la tête, je suis en train d'apprendre "L'école des femmes", ma prochaine pièce. Je sens que ça me fait du bien de travailler.

Sentez-vous que vous pouvez vous effondrer d'une minute à l'autre ?

Oui. Je peux m'effondrer dans la journée, mais je ne vais pas laisser tomber la pièce dans laquelle je joue. Christine n'aurait pas apprécié. [Il marque un temps.] Ma réalité, c'est que je sais tout le temps qu'elle n'est plus là, dès que je me réveille. Toutes les choses du quotidien me ramènent à elle, un objet, une chanson. J'aimerais bien que le temps s'asse son affaire pour que je puisse l'évoquer sans pleurer, que les souvenirs heureux prennent le pas sur la tristesse des derniers jours. Retenons plutôt qu'elle aimait beaucoup rire, avoir des fous rires. Mes photos préférées d'elle sont celles où elle éclate de rire. **Interview Benjamin Lacoge**

« Art » : François Morel et ses potes des Deschiens régulent

Flanqué d'Olivier Broche et Olivier Saladin, François Morel s'empare avec gourmandise d'« Art » de Yasmina Reza. Trois vieux amis. L'un achète un tableau tout blanc une petite fortune. Une ignominie, presque, pour le second, quand le troisième, coincé entre les deux, prend cher. La dispute est cinglante et remet tout en cause...



Auscultant pourquoi l'on s'aime, ce texte porté par de vrais potes sur scène prend une autre dimension. Entre eux, l'amitié est là, la tendresse palpable, ce qui semble amortir la violence des vacheries, non les blessures infligées. Les voir se déchirer fend d'autant plus le cœur. Les savoir réconciliés rassérène. C'est féroce, les rires fusent et Morel y ajoute sa touche de poésie.

Au [théâtre du Montparnasse](#) (Paris XIVe), jusqu'au 7 mars 2026, de 23 à 59 euros.

Le bloc-notes DE JÉRÔME GARCIN



**François Morel monte "Art" et Philibert Humm, dans un train de marchandises.
Grincheux, s'abstenir.**

LE THÉÂTRE DE LA SATIRE

Le grand (par l'esprit, l'humour et la taille) François Morel l'a bien compris. « Art », de Yasmina Reza, n'est pas, comme on l'a beaucoup écrit et parfois dénoncé, une pièce caustique sur l'art contemporain, c'est une variation virtuose sur l'amitié. La vraie. Celle qui résiste aux dissensions, à l'éloignement et au temps. D'ailleurs, jamais François Morel n'aurait eu la bonne idée de remonter « Art », trente ans après sa création (c'était avec Pierre Vaneck, Fabrice Luchini et Pierre Arditi), s'il n'y avait trouvé l'occasion de jouer avec ses deux complices de toujours : Olivier Broche et Olivier Saladin. Déjà, ces trois anciens

Deschiens avaient fort bien illustré le thème de l'amitié dans « Instants critiques », où Morel mettait en scène les joutes légendaires, au « Masque et la Plume », entre Jean-Louis Bory (Broche) et Georges Charensol (Saladin). Les deux critiques de cinéma n'étaient d'accord sur rien et se lançaient des noms d'oiseaux, mais, dans la vie, ils étaient, j'en témoigne, des amis fraternels. La querelle des Anciens et des Modernes, qu'ils surjouaient à la radio, se prolonge dans « Art », où Marc (Morel), ingénieur dans l'aéronautique, raille le goût et le snobisme de Serge (Broche), un dermatologue qui se flatte d'avoir acheté à prix d'or un

monochrome blanc. Ils se déchirent et demandent à Yvan (Saladin) d'arbitrer leur conflit, mais le troisième compère, que seul préoccupe son prochain mariage, se défile lâchement avant d'être entraîné à son tour dans une de ces violentes bagarres, où excelle la dramaturge et déesse du carnage. « Art » a été maintes fois représentée, et dans le monde entier, depuis 1994, mais jamais avec une si féroce bonhomie. Au Théâtre Jean-Vilar de Suresnes, où j'en ai vu il y a un mois, le public riait à chaque réplique. Si Yasmina Reza est une experte en polémologie, François Morel est rompu à l'ironie cinglante. On en profite pour l'assurer de notre fidèle amitié.

LE TRAIN DU RIRE

Deux ans après avoir reçu le prix Interallié pour « Roman fleuve », son récit d'une descente de la Seine de Paris à Honfleur sur un canoë qui prenait l'eau et dont la voile était un vieux rideau de douche, Philibert Humm est à sec. M. Gagnepain, son conseiller LCL de Levallois-Perret, l'ayant enjoint de se ressaisir, il décide de se faire « hobo ». Du nom de ces vagabonds américains qui allaient de ville en ville en se cachant dans les trains de marchandises. Notre Jack London de SUD-Rail commence son aventure à la gare de triage de Villeneuve-Saint-Georges. Avec un gros acolyte, Simon, qui ressemble

à Oliver Hardy comme lui à Stan Laurel, l'auteur de « la Micheline » embarque dans un wagon à essieux de type G4. Les deux « hobos », rebaptisés pour la frime Callaghan et Buck, vont ensuite rouler clandestinement de Melun à Nemours, de Nevers à Gerzat (Puy-de-Dôme) puis Remoulins (Gard), avant de revenir à Paris, la mine piteuse, en TGV payant. On se souvient de « Paludes », cette sotie de Gide dont le narrateur, un écrivain raté rêvant de grands voyages et de chasses à la panthère, n'allait pas au-delà de Montmorency. Eh bien, « Roman de gare », c'est la version burlesque de « Paludes ». On y confond le Gâtinais et le Wyoming, on y arrose de rhum le saucisson pistaché, on urine entre les caténaires et vomit les comédies musicales de Jacques Demy. En Auvergne, les deux Pieds nickelés

descendent du train pour se sustenter au Madeira Coco Rico et monter dans une voiture conduite par un borgne, qui louche. Au triage des Gravanches les attend un convoi de citernes. On apprend ici à distinguer le wagon-trémie du wagon porte-colis, le tombereau à bogies du locotracteur de manœuvre et à distinguer, à l'oreille, le train en partance de celui qu'on désattelle. Kerouac avait inventé la Beat Generation, Humm inaugure la Béate Génération, qui rassemble « les insoucients dans un monde soucieux » et « commet le délit de n'avoir pas de cause ». Au train où vont les choses, prenez donc un billet pour « Roman de gare ». ●

● **Art**, par Yasmina Reza, mis en scène par François Morel, en tournée, à Narbonne (10-11 décembre), Thonon-les-Bains (13-14 décembre), Caluire (19-20 décembre)...

● **Roman de gare**, par Philibert Humm, Les Équateurs, 224 p., 21 euros.

« La Cage aux folles », comédie musicale haute en couleur, est portée par un génial Laurent Lafitte, reine du cabaret transformiste. Le comédien est aussi notre acteur de l'année.

L'album « Lux » de la chanteuse espagnole Rosalia nous a plongé dans une ambiance folle.

AFP/ANGELA WEISS



THOMAS ANCIQUOLLE

Ils nous ont marqués cette année

Films, séries, albums, spectacles... Comme tous les ans, les journalistes du service culture médias du « Parisien » - « Aujourd'hui en France » ont décerné les Étoiles à leurs coups de cœur de 2025.

Le service Culture

ILS NOUS ONT FAIT rire, pleurer, chanter, danser. Bref, vibrer ! Dans cette année où l'actualité s'est souvent révélée anxiogène, ils nous ont fait du bien, ces artistes que nous récompensons avec nos Étoiles du « Parisien ». Elles brillent au sein de notre service culture médias, dont les journalistes ont choisi leurs coups de cœur de 2025. Ce fut parfois évident, parfois moins.

FILM FRANÇAIS

« Partir un jour »

Premier film de la réalisatrice Amélie Bonnin, cette comédie a réalisé un joli succès en salle avec 652 000 entrées. Il met en scène une cheffe cuisinière (incarnée par Juliette Armanet) qui retourne dans le village de son enfance et y recroise son amour de jeunesse (interprété par Bastien Bouillon). Un petit bonbon de romantisme et de nostalgie sur l'air du tube des 2Bis.

FILM ÉTRANGER

« Une bataille après l'autre »

C'est à la fois un film grand public, d'auteur, un long-métrage politique, un thriller qui va à 100 à l'heure et une réflexion sur les dangers que court l'Amérique de nos jours. « Une bataille après l'autre », de l'Américain Paul Thomas Anderson, suit Bob, autrefois

activiste spécialisé dans les explosifs, devenu marginal, qui apprend que son ennemi juré, un puissant militaire d'extrême droite et pervers patenté, pourrait avoir enlevé sa fille. Ce film palpitant se conclut sur une infernale course-poursuite en voiture qui va marquer l'histoire du 7^e art. Le tout porté par des comédiens cinq étoiles : Leonardo DiCaprio, Sean Penn, Teyana Taylor et la jeune Chase Infiniti.

ALBUM FRANÇAIS

« On s'en rappellera pas », de Disiz

Le meilleur disque français de l'année est l'un des derniers sortis en 2025. Celui de Disiz, rappeur-chanteur, enfant du hip-hop qui flirte de plus en plus avec la pop dans ce nouvel album intime et bouillonnant, où l'on croise Laurent Voulzy, la prometteuse Ilona, l'Américain Kid Cudi et

l'incontournable Theodora pour « Melodrama », le tube de l'automne. Seul défaut de ce disque : son titre. « On s'en rappellera pas ». On n'est pas près de l'oublier.

ALBUM ÉTRANGER

« Lux », de Rosalia

Un disque arrivé comme un ouragan. Précédé par la tempête « Berghain », époustouflant single avec Björk, ce quatrième album de Rosalia ressemble à un opéra pop : chant lyrique, cordes somptueuses, expérimentations électroniques. L'artiste espagnole nous épate de disque en disque. Cette fois, elle écrase la concurrence avec un album d'une ambition folle.

RÉVÉLATION MUSICALE

Theodora

Impossible de passer à côté d'elle. À tel point qu'à l'heure

du bilan de l'année, on ne sait plus si Theodora est encore une révélation. Et pourtant, il y a un an, on parlait encore peu de cette décollante chanteuse de 22 ans qui mêle rap, pop, racines congolaises et musique antillaise dans un joyeux bordel décomplexé. C'était avant la réédition de son album « MégaBBL » avec des duos, dont Jul ou Juliette Armanet. Avant son énorme tube aux côtés de Disiz, « Melodrama ». Avant aussi que ses chansons « Kongolese sous BBL » ou « Fashion Designa » ne deviennent virales. Révélation de 2025 sans conteste, Theodora devrait être l'une des stars de 2026.

ROMAN

« La Maison vide », de Laurent Mauvignier

Incontestablement, 2025 est l'année Mauvignier. Et sans hésitation, après le prix Goncourt, sa magistrale « Maison



vide » décroche notre Étoile du meilleur roman. Une demeure familiale silencieuse durant vingt ans, un piano, les souvenirs que l'on cherche, que l'on imagine, ce livre qui raconte sa vie, mais aussi la nôtre, est un chef-d'œuvre. Des destins si proches, si lointains. Ceux de Marie-Ernestine, son arrière-grand-mère, et de sa fille, Marguerite, deux femmes que tout oppose, liées par l'amour et la haine. Un pavé de 752 pages (Éd de Minuit), brillant et sublimement écrit.

BD

« Soli Deo Gloria », de Deveney & Cour

Quelle claque. Tant par sa magnifique histoire que par ses dessins en noir et blanc époustouflants et si lumineux. L'histoire de jumeaux doués pour la musique mais nés au mauvais endroit, au mauvais moment, dans une Allemagne sombre du XVIII^e siècle. Très jeunes orphelins, on les suit traverser le siècle. Guerre, pillage, famine, violence... un chemin semé d'embûches. Mais la musique veille sur eux. Quand Helma chante, Hans compose. On y croise Vivaldi, on file à Venise, ce conte musical est un enchantement. Jean-Christophe Deveney et Edouard Cour signent une très grande bande dessinée.

THÉÂTRE

« Art »

Flanqué d'Olivier Broche et Olivier Saladin, ses Deschiens

de copains. François Morel s'empare avec gourmandise d'« Art » de Yasmina Reza, pièce sur l'amitié. Trois vieux amis et une dispute, violente, autour d'un tableau quasiment blanc acheté une petite fortune. Porté par de vrais copains, ce texte prend une dimension supplémentaire. Entre eux, la tendresse est palpable. Ça semble amortir les vacheries, non les blessures. C'est féroce, les rires fusent et Morel y ajoute sa touche de poésie. Sublime.

COMÉDIE MUSICALE

« La Cage aux folles » au Théâtre du Châtelet

Drôle, joyeuse, émouvante, réjouissante, ébouriffante... Les adjectifs ne manquent pas pour qualifier cette comédie musicale haute en couleur, créée pour Broadway par Jerry Herman et Harvey Fierstein, traduite en français par Olivier Py, directeur du Théâtre du Châtelet. Le couple formé par Laurent Lafitte — génial Albin/Zaza, reine du cabaret transformiste — et Damien Bigourdan, dans le rôle de Georges, fait des merveilles.

HUMOUR

Verino

Voilà un fin observateur de l'époque, capable de transformer ses expériences intimes (son couple, ses trois enfants, ses interrogations sur la masculinité, sa vasc-

tomie, son déménagement) en fresques aussi rigolotes qu'universelles. Dans « Rodéo », Verino enfourche des sujets potentiellement brûlants avec une douceur inversement proportionnelle au piquant de ses vannes. Un spectacle hilarant et pertinent, doux et caustique, dans l'air du temps mais pas dans la frénésie de l'instant. « Rodéo », spectacle de Verino, en tournée jusqu'en décembre 2026. Au Grand Rex, à Paris (11^e), les 17, 18 et 19 avril.

EXPOSITION

John Singer Sargent au musée d'Orsay

Dépêchez-vous. Il ne reste qu'une dizaine de jours pour voir la plus belle exposition de l'année. John Singer Sargent, l'un des plus grands peintres du XIX^e siècle, était une icône aux États-Unis mais presque un inconnu chez nous. Le musée d'Orsay révèle ce virtuose, trop classique par rapport à ses contemporains impressionnistes, trop moderne pour les académiques. Cette rétrospective célèbre ses années de jeunesse parisiennes, les meilleures. Immense portraitiste, Sargent saisisait la profondeur des enfants et laisse un chef-d'œuvre, « Madame X », éloge de la beauté, de l'étranger et de la vérité d'un corps et d'un visage. L'Américain, grand voyageur, a grandi en Italie, découvert son génie à Paris et la gloire à Londres. Foncez, vous pourrez dire « Sargent, j'y étais ». « John Singer Sargent : Éblouir Paris », au musée d'Orsay (Paris, VII^e), jusqu'au 11 janvier.

DIVERTISSEMENT TÉLÉ

« Star Academy »

Quatre ans que « Star Academy » a fait son retour sur nos écrans. Et si relancer d'anciennes marques peut parfois masquer un manque d'idées, le célèbre télécrôchet est (re)devenu l'un des programmes les plus emblématiques de TF1. Grâce à un casting extrêmement bien ficelé, avec des élèves bienveillants, sympathiques, doués et drôles, des

Cette année, nous avons découvert des stars parmi les candidats de « Star Academy », avons lu l'histoire de la famille de Laurent Mauvignier — et un peu la nôtre — dans son roman « La Maison vide », et avons pris une claque grâce à la série « Adolescence ».

prime time de haute volée et une véritable interaction avec le public, cette « Star Ac » 2.0 est devenue incontournable. Cerise sur le gâteau : elle révèle à nouveau de vraies stars, qu'il s'agisse de Pierre Garnier, Helena, Julien Lieb, Marine ou encore Marguerite !

PERSONNALITÉ TÉLÉ

Isabelle Ithurburu

Elle s'était montrée discrète lors de sa première saison, partagée entre « 50' Inside » et le sport. Mais cet été, Isabelle Ithurburu a plongé dans le grand bain de la Une en devenant la joker surprise de Marie-Sophie Lacarrau au 13 Heures de TF1. Avec son sourire et son sérieux, mêlés à son petit accent des Pyrénées-Atlantiques, la journaliste de 42 ans s'est imposée comme une évidence. Les téléspectateurs ne s'y sont pas trompés, avec des audiences en hausse... et un nouveau succès pendant les fêtes de fin d'année.

SÉRIE FRANÇAISE

« Des vivants »

S'atteler aux attentats du 13 novembre 2015 en huit épisodes, disponible sur France.tv, était un risque. Avec la délicatesse qu'on lui connaît, le réalisateur Jean-Xavier de Lestrade a relevé le défi haut la main avec sa série « Des vivants ». En relatant la reconstruction de sept otages retenus par les terroristes au Bataclan puis devenus amis, en retraçant avec humanité le parcours intime de chacun avec ses hauts et ses bas, la série nous a cueillis souvent là où l'on ne s'y attendait pas. Cette chronique d'une survie, bâtie à partir du récit du groupe des vrais « Potages » (contraction de « potes » et « otages »), plonge certes dans l'indicible. Elle bouscule, mais sans verser dans le trash. Elle met surtout en exergue la force du collectif, l'entourage, les liens tissés y compris avec les policiers sauveurs. De la

lumière au-delà de la noirceur et des comédiens de haut vol, dont Benjamin Lavernhe et Alix Poisson, d'une incroyable justesse.

SÉRIE ÉTRANGÈRE

« Adolescence »

Époustouflante à tous les niveaux. Sortie en mars sur Netflix, la série britannique « Adolescence » bluffe d'abord par sa réalisation virtuose : chacun des quatre volets est filmé en un unique plan séquence. Ensuite, les comédiens excellent dans cet exercice exigeant, notamment le jeune Owen Cooper. Dans la peau d'un jeune de 13 ans arrêté pour le meurtre d'une de ses camarades, il livre une performance puissante pour son tout premier rôle devant une caméra. Enfin, le propos mettant en exergue l'influence néfaste des réseaux sociaux et des thèses masculinistes sur les garçons d'aujourd'hui nous glace le sang.

ACTEUR

Laurent Lafitte

L'acteur de 52 ans, qui a quitté la Comédie-Française au printemps 2024, est éblouissant sur scène dans « La Cage aux folles » d'Olivier Py. Et au cinéma aussi, il ose tout. Il est formidable en bourgeois condescendant dans « Classe moyenne » d'Antony Cordier, en ami cupide dans « La Femme la plus riche du monde » de Thierry Klifa et en chanteur ringard dans « T'as pas changé » de Jérôme Commandeur.

ACTRICE

Léa Drucker

Depuis son César en 2019 pour le thriller « Jusqu'à la garde », la comédienne de 53 ans brille au cinéma. Cette année, elle a incarné une policière dans la comédie de Michel Leclerc « Le Mélange des genres », une infirmière en pédiatrie dans « L'Intérêt d'Adam », de Laura Wandel, et une fil de l'IGPN (Inspection générale de la police nationale) dans « Dossier 137 » de Dominik Moll. À chaque fois, elle est totalement habillée et d'une rare justesse.



Le musée d'Orsay nous a fait découvrir John Singer Sargent, l'un des plus grands peintres du XIX^e siècle. Ici, son tableau « Des moines ».